

Simone Debout
**Payer le mal
à tempérament**
(sur Sade & Fourier)

Présentation de
Emmanuel Loi



SADE & FOURIER par SIMONE DEBOUT

« En somme, un livre à relire, pour mieux comprendre en quoi la dette de Fourier et sa rupture d'avec Sade marchent ensemble. »

Jérôme Delclos, *Le Matricule des anges*.

Q



PAYER LE MAL
À TEMPÉRAMENT



© Quiero, 2021
pour la présente édition

ISBN : 2-914363-24-9

ASSOCIATION MARGINALES • PROPOS PÉRIPHÉRIQUES



SIMONE DEBOUT

**Payer le mal
à tempérament
(sur Sade & Fourier)**

PRÉSENTATION DE
EMMANUEL LOI

QUIERO



*« Voyage en Chine par Toti »,
gravure sur bois de Renaud Eymony.*







Si tout en Harmonie est remis en question – l'autorité, le crime, l'amour et la vieillesse –, la métamorphose s'achève sur des conjectures qui cernent d'un trait net les limites de la réalisation de la philosophie et de la religion. Même dans le Nouveau Monde il subsiste une inadéquation entre nos intentions et le réel qu'il nous est donné d'accomplir, une marge d'inquiétude, un aiguillon de pensée et de rêve.

La haine et la mort, le système de Sade dans la mesure où il brise l'élan et le fait refluer trouve son terme. La raison sait boucler le cycle infernal. Mais la question ouverte par la sensibilité n'est jamais close.

Simone Debout, préface au *Nouveau Monde amoureux*
de Charles Fourier, Anthropos, 1967, p. CVIII.
Les Presses du Réel, 2013, p. XCIII.

Note sur le titre

Payer à tempérament ne veut pas dire payer selon l'humeur ou ses moyens ; il n'est pas question de tempérance mais d'interroger la dérégulation du lien. Pour Sade qui n'adule pas la gratuité, tout se paie. En cas de désistement ou de fuite devant sa propre jouissance, celui ou celle qui réfute le plaisir (extorqué ou imposé) renforce la domination de la dépravation, du délitement des mœurs majoritaires.

Du temps où le manuel était payé à la tâche, à la semaine ou à la dizaine – les loyers des fermages étaient aussi payés à terme tous les quinze jours – la régularité n'était pas toujours assurée. Les échéances ont beau être retardées, la dette non réglée s'accumule. Cela restera dû, un dol dans la mémoire, une trace de la trahison du contrat.

Payer en tant que contre-don implique le payeur. Sa contribution est soit un dû, elle est dite rétribution ou réversion d'un droit, d'une terre à cultiver ou de jouir

d'un toit qui n'est pas sien, soit une garantie, ayant fait l'objet d'une convention ou d'un pacte énoncé. Mais donner un prix au mal causé, estimer l'offense et l'affliction dans les atteintes à la personne, relève d'un tribunal moral trans-historique, celui de la neurasthénie. Payer le mal, payer pour le mal causé, ne l'efface pas pour autant ; en parlant ainsi, Simone Debut insiste sur le contrat intenable qui lie le marquis de Sade aux protagonistes victimes ou partenaires de ses ébats. Quant à la domination et à la soumission, elles concourent selon Charles Fourier à l'individualisation des peines dans l'affliction générale. Les profiteurs de la domination spéculent toujours sur un retard à l'allumage, en modernisant le marché du travail, ils visent à la coopération tacite, à la reconnaissance de l'emprise. Donnant du travail, (se) donnant de la peine, ils accordent une paie. Le sale air. Le tribut à la paix ordinaire de la conciliation.

Artaud a tenté de « toucher le langage pour toucher la vie ». Ce que Fourier fait de la langue rejoint cette volonté acharnée de forer l'intériorité (le règlement interne du psychisme) et d'attaquer le linceul linguistique. Tout être actif est une unité dans l'Unité. Monade qui clive le sujet dans son être et, ce faisant, le relie aux autres. En poussant à la prolifération du partage intensif (des couches, des habits, des terres et maisons, animaux, femmes, enfants), le compagnonnage se transforme en opération salutaire d'affranchissement de l'idée de propriété. Le lieu de vie est une lice, un foirail où *chaque un* n'a pas toute liberté de la concevoir et de l'articuler (de même que la vérité ne peut pas se dire toute ou encore moins unique) mais a l'opportunité et quasiment le devoir de s'en passer ou de la sacrifier. L'aspiration à être libre ne peut avoir de cesse.

Donc plus d'héritage, plus de cumul. Les richesses ne sont plus accaparées par *quelques uns* mais ventilées comme « soufflées ».

Afin d'augmenter la capacité de production de miel de la pensée collective, le cadastre des rêves ne suffit pas. Arriver à se départir du réflexe de protection du premier cercle, décupler la passion sous toutes ses formes, se déprendre de la pauvreté, piocher toujours plus loin dans les résistances mutuelles, cet ensemble d'exigences a coûté autant à Fourier qu'à Sade. Leur absence de complaisance envers les modèles établis ne pouvait que passionner la philosophe qui a combattu l'occupant et résisté tant qu'elle a pu à l'hégémonie managériale et à l'imposition des canons sociétaux liés au profit.



Une sacrée brèche dans la tectonique du joug

Il existe une conclusion logique dans l'exécution d'un contrat. Qu'il soit ordonné, lancé ou simplement conjoncturel. Pasolini se devait d'être massacré à Ostia, le Caravage écharpé sur une autre plage et Sade mis au pilori. Le sort subi par Stefan Zweig, Walter Benjamin, Arthur Rimbaud, Hölderlin, Robert Walser et d'autres (en restant dans l'univers de l'opprobre au masculin) n'est pas seulement lié à un magma biographique, à une trop grande sensibilité au désordre du monde, mais à la nécessité de régler la note.

Le corps social se venge de celles et ceux qui ne prescrivent pas l'assimilation comme but suprême. L'utopie, ce qui ne peut avoir de lieu, n'a pas encore eu lieu, se paie au prix fort ; elle coalise en elle de quoi perdre la raison de tenir debout en file indienne au guichet de la mansuétude et des idées toutes faites. À bien lire, Fourier n'est pas loin de Leopardi et de Paracelse, il déraisonne, il déraisonne, instruit une procédure de la multiplicité, pose des équations à cheval entre l'impossible et le funeste, régente un monde de fabriques et d'échappements (libres), il se livre à une thermodynamique de l'euphorie, autre masque de l'inquiétude.

Grand inquiet, il se fait enquêteur et questeur. Dédaigné ou repoussé, il ne tient pas compte de cette mise à l'index. Il va fouiller et redistribuer une architectonique du monde du travail où le labeur ne se borne pas à l'exploitation ni au forcing mais au fourbissement du bien commun. Ceci, bien sûr, ne peut être entendu et toléré, pas plus à l'aube du capitalisme d'industrie que

sous le règne du stock exchange. Si chaque être est à même de se nourrir en nourrissant autrui, qu'en est-il de l'accumulation des écarts, comment ne plus faire fortune quand elle est confisquée ? Un agitateur de particules est souvent pris pour un agité. En secouant le particulier, en arc-boutant la sédentarité, en mêlant et démêlant de façon obsédante les lois de la propriété sur son corps, ses rêves et leur combustion au jour le jour, Charles Fourier a lancé un champ de prospectives qui le conduit à être rangé dans la catégorie des maniaques ou des doux rêveurs.

En fait, il n'en est rien. Sa machine de guerre conceptuelle en proie à l'autoallumage n'a pas donné ses fruits. Ingénieur de l'impossible, il construit pour lui-même, hôte exclusif, une citadelle dont il ne sortira plus. Ne trouvant pas de prise dans la réalité, ne pouvant faire la preuve de ce qu'il annonce et avance (vie collégiale dans les phalanstères, kibboutz ou kolkhozes ou communautés d'intérêts et de plaisirs), il se retrouve déconsidéré par les clercs et rationalistes qui l'ont fiché penseur/danseur hautement spéculatif.

Selon Simone Debout, Fourier n'est pas un mystique. S'il se mystifie et invente des mondes, il reste un savant d'une logique extrême, un artificier qui joue à éclairer les labyrinthes obstrués de petits calculs et de malfaçons. Il songe à pirater la plus-value, l'extorsion de la force de travail n'est plus une courroie de transmission entre conscience de l'exploitation et rejet de l'aliénation ; il ose parler de la réalisation de l'être, du refus de manquer et de se manquer, la plénitude et la joie ne sont pas à vie des polarités spoliées des glaciations mercantiles.

Pour tout cela, à l'instar des déchets radioactifs, il faut enterrer profondément ce qui subvertit l'hégémonie de l'inégalité. Payer le mal à tempérament, c'est aussi refuser le mausolée de la désolation, instiller dans les consciences le questionnement majeur : qu'ai-je fait de ma liberté dès le premier jour ? L'inféodation est symbolique

et managériale, elle induit de tels bénéfices que l'abandon des servitudes est grandement improbable dans une société marchande mais il n'est pas interdit de postuler un renversement des valeurs où le désir n'est plus mécanisé, la parole vendue, le geste d'amour banni dans sa gratuité.

Quel que soit, infect ou savoureux, le goût du joug, la soif d'horizons ne peut être tarie tant que l'être aspire à rester souverain dans ses décisions, son libre-arbitre et ses disponibilités. Aussi toute atteinte à la souveraineté de l'être rejoue chaque jour le malentendu : je ne peux me déprendre de ce qui me fonde. Je ne m'en sortirai pas en fusionnant avec le moule à moins de momifier cruellement la dérobadie comme Kafka ou le Bartleby de Melville qui, inlassablement, renâcle : « Je préférerais ne pas. »

Publiés pour la première fois en 1981 dans deux livraisons de la revue *Topique*, ces deux articles, « Le corps incurable et le contre-délire utopique » et « Payer le mal à tempérament » n'avaient jamais été réunis. Avec cette édition nous désirons donner à lire la radicalité de la pensée de Simone Debout qui vient de disparaître à plus de cent ans¹. Pour elle, faire corps, prendre la parole et la plume, consiste à agrandir la brèche. Les idées ne tombent pas du ciel ; présupposés et résistances font partie du lot. À la croisée de trois disciplines, anthropologie, philosophie et psychanalyse, elle adjoint une étude poussée du rythme de l'élaboration de la pensée qui met en cause et en relief la science politique, l'histoire et l'étude des textes. (En s'appuyant sur une sémiotique de la percussion, elle parvient à orchestrer et à souligner les lignes de force d'un fantastique carambolage linguistique et idéologique.)

En premier lieu, elle se propose de délimiter le seuil d'un puits lexical extrêmement troublant dans l'œuvre de deux architectes

1. Simone Debout-Oleszkiewicz, née Devouassoux le 29 mai 1919 à Paris est morte le 10 décembre 2020 (cf. la note biographique en page 96 de ce livre).

de l'utopie qui ont marqué tout son travail. Fourier et Sade. Inciter et insister sur une puissance algébrique du langage comme le fait Charles Fourier n'obéit pas aux mêmes contraintes de construction que celles du théâtre privé du marquis de Sade. Deux champs lexicaux mis dos à dos. Fourier évite de parler de topologie alors qu'il l'emploie en maniant une sorte de partition alchimique. Sade use de stratagèmes basés sur l'empilement et la fuite. La formulation des pires avanies imposées reste chez ce dernier sage voire académique. Ils n'officient pas décomptes et déboires avec le même boulier.

Dans *Griffe au nez*², Simone Debout scrute toute une activité maniaque de lessivage, d'essorage des moyens d'expression laquelle pousse effectivement le phonatoire en avant. Penseur social, Fourier met en place une combinatoire qu'il voile et encode de manière cabalistique, brisure de mots cassés, accolés, chiffrés, toujours à la limite du mauvais jeu de mots, de l'esprit de l'almanach Vermot : en premier plan surexposé avec jeux de rappel, caisse de résonance et d'assonance. Apparente maîtrise qui vise à jeter le trouble et la chasuble. En minant la langue dite usuelle, en dynamitant des formes établies, Fourier décline à l'infini un jeu de massacre où il désacralise l'art d'enchaîner mots et phrases.

Facile de n'y voir qu'un ballet, une diversion, voire un divertissement. Non. Même si la muse est fréquentée et les instruments de musique et d'obstétrique sortis, l'entreprise se veut savamment pionnière et instigatrice de soulèvements³.

2. *Griffe au nez*, Anthropos, 1974, réédition Payot 1999.

3. Ainsi Simone Debout réagit-t-elle de manière cinglante au livre de Roland Barthes *Sade, Fourier, Loyola* sorti en 1971 et à sa réception critique qui désamorcent selon elle la charge insurrectionnelle des écrits de Sade ou Fourier : « Le destin individuel et moral ne se joue pas dans le ciel, selon les idéalités mathématiques ni quelque raison pure, mais à ras de terre, dans le milieu impur d'où procèdent et où émergent la parole et la pensée. [...] La "nouvelle critique" ensevelit le monde horrible mis à nu et les "pluriels de charme" dans les linceuls ou les "plaisirs du texte" qui n'incendieront pas la terre. » Lire pages 26 et 27 du présent ouvrage.

Joueur et archer, maître des poids et mesures, logicien du dérangement, selon l'analyse de Simone Debout, Charles Fourier appaieille un étonnant système des correspondances. L'unité, convoitée tout le long de milliers de pages, ne peut pas être compromise. La recherche de l'Harmonie ne s'effectue que par diffractions d'un réalisme besogneux. L'aspiration à vivre en harmonie fait de la passion des affects une priorité.

Simone Debout ausculte le caravansérail hétérogène qui relie Sade à Fourier ; nombre de tropes les distinguent : l'emprise sur les tuteurs et les territoires n'a pas le même coefficient d'inversion ou de subversion. Leur sort historique diffère. Sade sera poursuivi et Fourier enfoui. L'assèchement de leur courant de pensée, aussi multiphasé qu'il soit, tente d'évacuer à chaque génération de poursuivants et de causeurs, de commentateurs et d'ajusteurs, l'impossible éboulement d'une monstruosité. Rupture de charge entre ce qu'il est possible d'envisager comme tragique (les tenants et aboutissants d'une neutralité, d'une acceptation des interdits) et réfutation de la moindre entrave à la liberté de manœuvre. Liberté de choir, d'offenser, d'introduire la calamité comme plaisir majeur chez Sade, liberté chez Fourier de pluraliser, de rendre le multiple chez le sujet unique, chatoyant, réversible et communautaire.

Sur les phénomènes de compensation et de calfeutrage, ils ne peuvent partager le même enclos. Les objectifs ne sont pas les mêmes, le besoin de sujétion est différencié. Chez Fourier, à l'adresse des milliards d'unités qui font de nous des têtards, à la fois premiers symptômes d'un bouillonnement biologique et à l'avenir des termites de cités troglodytes ou tentaculaires de dizaines de millions d'habitants et de reclus, il délivre une combinatoire étonnante, il stipule un an avant sa mort dans *La Fausse Industrie morcelée, répugnante, mensongère* que le bonheur

n'a pas comme horizon une date limite, un quota à remplir, il est propre à chacun dans l'unité qui le somme d'appartenir à l'ensemble de l'universalité des besoins et des attentes. À chacun quelle que soit sa force de travail et son « pliage » de se tenir à carreau, sur le carreau, tension de l'arbitraire qu'il assouvit malgré lui et sa conscience aléatoire. Ce mouvement d'infléchissement : « être moins malheureux chaque jour, à tout âge », défie l'utopie de ne jamais advenir. Ainsi, les appareillages se complexifient ; la communauté des mortels ne peut se dispenser de faire accroire que le bonheur de tous soit un bien commun. Les attentes peuvent être identiques, le sentiment d'appartenance ou de déportation plus ou moins accrédité, la connivence des destins un frein ou un tribut, n'empêche que le sujet courant, gibier qui se croit en chasse, se constitue une *playlist* des réfutations qui chiffreront sa dépendance au type et au modèle.

Bien avant Jean Baudrillard et Paul Virilio qui ont fouraillé sur l'intégration des contraintes et les techniques d'assignation, Fourier s'est emparé d'une redoute qui domine des défilés étroits et périlleux. L'industrialisation des objets et des signaux touche tous les domaines. Dans *La Fausse Industrie*, il précise de façon bigarrée et souvent hallucinée que l'antidote à la fausseté est de recourir à l'industrie naturelle (des moulins à eau et des écluses en particulier), combinée, attrayante, véridique, donnant quadruple produit (le social, l'animal, l'organique et le matériel). Ce retour en arrière ne peut avoir lieu. Le dérèglement des servitudes chevillées se joue à la jonction. Il faut réfuter l'enchâssement ou le rendre si grotesque qu'il déboîte car « les hommes n'ont pas d'instincts fixes, mais des facultés illimitées se développant de siècle en siècle ».

L'adaptabilité ou la plasticité du développement s'articule sur les transitions.

Cela marche totalement à l'inverse pour Pasolini et chez Sade. Qu'y a-t-il de véridique à porter une tunique ? Le faire-valoir de la tunique doit indiquer tout de suite l'appartenance, la collégialité, où être logé. Ne peut être dit véridique l'attachement à l'uniforme. Le formatage intellectuel, la tactique des postures, ont chassé l'organique. Cela change selon les jours. La transition avalise la métamorphose même si elle l'atrophie. Même chez Freud, si le jeûne du désir avoue toujours autre chose que ce qu'il prétend avoir convoité, le sujet insatisfait n'est pas en capacité de contrer ce qui lui arrive. Ressentir de l'aversion pour le sentiment d'être vivant, dit Freud, n'a d'égal que la métaphore d'un désordre à entretenir. Être bien mal assure le sursis ; c'est au moins un état que le sujet en souffrance connaît. C'est à quoi servent la plainte, la poésie et certains films.

Sade ne cherche pas querelle à celui ou celle qui veut se blottir contre ce qui pourrait lui échapper ou le faire chavirer, ouvrir trop de portes. Lui est nécessaire un théâtre, un boîtier. Il cingle le despotisme en s'attribuant le premier rôle : pas la peine de se masquer, il assoit sa sujétion par des moyens expéditifs ; le supplice doit mener au ravissement. Dans le film-testament⁴ de Pasolini *Salò*, le système de modulation de l'asservissement

4. « Jamais le pouvoir n'a été plus anarchique que pendant la République de Salò, et Sade a justement été le grand poète de l'anarchie du pouvoir. Dans le pouvoir – dans n'importe quel pouvoir législatif ou exécutif – il y a quelque chose de brutal.

Dans son code et sa praxis, en effet, il ne fait rien d'autre que sanctionner et rendre actualisable la violence la plus primitive et aveugle des forts contre les faibles, c'est-à-dire des exploitants contre les exploités. L'anarchie des exploités est désespérée, idyllique, et surtout, au jour le jour, éternellement irréalisée.

Tandis que l'anarchie du pouvoir se concrétise avec la plus haute facilité en articles de codes et de praxis. Les puissants de Sade ne font pas autre chose qu'écrire des règlements et régulièrement les appliquer. »

Pier Paolo Pasolini, extrait de *Une vie future*, 1987, édité par le fonds P. P. P.

(repris de la verve d'Annunzio et de Malaparte) montre que les sévices sont objets de crainte, de répugnance donc de monétisation. Se construit un chiffrage des marquages, taille des mesures et marque au poignet des menottes. La complicité opère sans complaisance, la victime finit par avouer sa participation. C'est sur la jubilation de la honte que prospère le vice. Le plaisir croît sur ce qui est arraché et imposé, le pervers règne tant qu'il régite.

La construction du bonheur en tant que modèle et mélodie prend dans l'entreprise fouriériste une autre ampleur et une autre confluence. Seul un monde sans souffrances permet le calcul des destinées musicales de l'univers car y règne « l'amour qui tend à unir des éléments toujours plus nombreux comme il mène les étoiles. »

Quelles sont les conditions de production des sommes plutôt sidérantes que constituent les œuvres de DAF de Sade et Charles Fourier ? Écrites et élaborées autour des années 1800, elles ont deux cents ans après gardé leur pouvoir d'impact et de bouleversement. De quoi s'agit-il ?

Le corps comme matériau définit les pôles de servitude. Que ce soit dans la ruche ou le boudoir, au creux de la multitude ou en petit comité, les protagonistes ou agents se servent de plusieurs masques. Pour le plus grand nombre, le principe du participe présent va devenir le bain nuptial du langage : tout peut être dit et guère entendu, les clauses de souscription exigent une notion de présent perpétuel. Dire serait sujet à variation, dire serait-il plus propice que se taire ? L'antériorité ne fait pas preuve.

Fourier définit alors l'harmonie, la recherche d'harmonie comme intention suprême, le vœu et levier apte à transformer l'humanité. La mise au premier plan des affects, des passions électives, déplace la consistance des adhérences au vieux monde.

Afin d'activer le renversement des valeurs d'obligation, Fourier construit une machinerie dont l'asymétrie serait chassée. Le Tout et l'Un se rejoignent et comme souvent s'effritent, s'emboîtent et se déboîtent. L'ingénierie d'une hyperlogique qui n'obéit qu'à son propre maître fascine et donne le vertige. Il concourt par là au séisme déclenché par Weininger, Cantor et quelques autres. Découvrir ou inventer de nouvelles lois à la marche du monde n'est pas innocent. Les continents se déplacent, les nombres ne sont que virtuels, l'amour est appelé à devenir le moteur universel. Pendant de longues années, Fourier s'attelle à cette tâche ; en plein essor du capitalisme industriel, il plante un clou dans la venue de nouvelles croyances.

Fourier lit Sade, il prend connaissance d'une autre machinerie que la sienne. Un système très élaboré et ritualisé qui n'a pas la même distribution ni les mêmes effets. Le plaisir personnel ou détourné de sa source ne correspond pas à la visée de Fourier qui ne voit d'épanouissement et d'enrichissement de toutes les potentialités que dans le bonheur pour tous. Son programme d'universalité fonctionne en rhizome, de façon communautaire et hyperconnectée. Chez Sade, les plaisirs sont, comme tout autre bien, hiérarchisés. Jouir représente un capital privé.

Simone Debout explicite avec un talent d'acupunctrice les points sensibles des flux hétérogènes qui relient deux systèmes fermés. Deux tectoniques qui incitent à l'insurrection. D'un côté, la perversion et son montage de traquenards, la chasse et la collection, le tableau de bord et le palmarès des trophées et de l'autre une sorte de chaîne ARN qui agence et propulse modules et molécules dans une hausse de qualité des aspirations à un bien-être de chaque instant, à une hausse en quantité de vie.

Les deux systèmes divergent dans leurs applications mais aussi dans leurs implications. Exiger le bonheur ou en rêver

n'est pas punissable en soi. Arracher le joug en s'appropriant une parcelle de jeu pour soi ne motive pas l'utopiste qui forge une tout autre politique, c'est par l'amplitude et la massification de toutes les voix, de la majorité des organismes mobilisés que la houle peut faire avancer le navire.

Sade n'envisage pas du tout la question de l'émancipation de façon livresque. Il condamne la vertu en tant qu'hypocrisie, il n'accorde pas de crédit aux bons sentiments. Les sens et les sensations intéressent beaucoup plus l'homme du Bugey qui s'ingénie à casser la langue, à créer un code faute de pouvoir émettre ses idées et de pouvoir mettre en application ses suggestions pour un monde recréé.

Comment scénariser la transformation d'un proscrit en messager, le besoin de mise en scène, de constituer un chapiteau dans le but d'édifier les consciences, de les réformer ? Fourier entreprend d'asseoir les polarités, de lancer les bases d'un nouveau remembrement des mentalités ; dans ce but, il lance des procédures d'accès la pensée d'un monde nouveau, d'une ruche en perpétuelle vibration. Analysant la mise en place des manufactures et la mise en batterie du travail séquencé, il constate que la finalité d'un geste est dérobée à son auteur. Selon lui, le poudroïement et l'effritement des responsabilités incitent à une déchéance robotique ; l'automate n'a aucune autonomie, relié à d'autres reliés, il est un segment à faible autorité.

D'avantage qu'une portion congrue, la part qui échoit au travailleur en tant que déperdition, de démembrement de sa souveraineté, accentue sa démotivation. Par là, Fourier précède la notion de « part maudite » chère à Bataille, l'ouvrier ou l'artisan est devenu un agent, un pion, un écrou. La désensibilisation de l'appartenance à un monde où l'on pouvait transformer soi-même quelque chose de tangible va jusqu'à se volatiliser.

Mettant les affects au premier plan, Fourier déraisonne. Contradictoirement, il en appelle à une rationalité qui conspuie tout désordre et préconise l'amour à profusion, seul moteur des émotions et des énergies. Rendre actif le sentiment d'être en phase avec les autres, s'accepter désirant et ouvert, multiple et créatif, ayant du répondant et de l'intuition, en lecteur assidu de Rousseau, Charles Fourier n'a pas capitulé. Créer les conditions de l'utopie afin qu'elle adienne ne suffit pas. Il ne veut pas être suborné à la trêve du rêve. Médusé par sa propre inventivité, le penseur idéalise une organisation magistrale d'être au monde parmi les mondes, en chassant « les immondices de l'ignorance et du non savoir ». Cela coûte cher.

Ce que pointe Simone Debout en citant Fourier à qui elle s'est consacrée plus de cinquante ans : « Muni de ses cinq sens et des passions affectives, il assaille de toutes parts le désespoir intellectuel et ce qui le suscite, le privilège indûment accordé à une seule intention, et ce qui le détermine, non pas le renoncement ou la fuite dans le rêve, mais la violence. »

Emmanuel Loi, printemps 2021



Payer le mal à tempérament

POUR SADE ET FOURIER l'imaginaire est garant de la réalité et celle-ci lisible, intelligible à travers deux rêves contraires change de statut : de donné elle se fait proposition.

Entraîner le lecteur à la rencontre de Sade et Fourier à la croisée de leurs chemins c'est essayer d'atteindre ce point de glissement du réel, signifier non seulement que ces auteurs nous concernent aujourd'hui mais que le rapport entre leurs images, leurs expériences, leurs paroles nous importe autant (ou plus) que leurs réponses divergentes.

Or ce rapport, que Fourier établit explicitement de son point de vue, nous lui donnons forcément plus d'extension en le prenant à notre compte, puisque nous embrassons les deux auteurs d'un seul regard. À les ressaisir de l'extérieur cependant, on manquerait à la fois ce qui les distingue et le point « où ces extrêmes se touchent ». Car ils tiennent leur valeur d'une fidélité indéfectible aux affects, partant à une existence, un corps singulier et on ne peut les comprendre en survol, ni les comparer d'une manière désintéressée. Contemporains de la Révolution, dix ans avant, dix ans après, ils jaugent la philosophie des Lumières avec l'événement pressenti ou dépassé. Leurs paroles situées, datées, ne résonnent qu'à l'intérieur d'une autre expérience. Et ce qui se passe entre eux nous avertit qu'une telle écoute n'entraîne pas la superposition d'une expérience à l'autre. En affrontant son adversaire de choix, Fourier opère un déplacement. Il se déprend assez de lui-même pour approfondir et transformer sa propre aventure.

Sur le terrain de la rencontre, des passions singulières (manies ou exceptions), les garanties totales qu'il s'était d'abord données :

le nombre où tout serait contenu – la justice mathématique qui régirait de toute éternité l'Harmonie aussi bien que la vérité – sont remises en cause. La combinatoire démoniaque perpétuant les perversions criminelles et multipliant leurs chances, la pure légalité et les mathématiques mêmes se font suspectes.

L'utopiste ne renonce pas mais il aperçoit que, si le pire n'est pas toujours sûr, le meilleur non plus et qu'il n'existe aucune garantie de droit non plus que de fait pour l'un ni pour l'autre.

Le destin individuel et moral ne se joue pas dans le ciel, selon les idéalités mathématiques ni quelque raison pure, mais à ras de terre, dans le milieu impur d'où procèdent et où émergent la parole et la pensée.

Fourier, il est vrai, n'explicite pas entièrement les conséquences de ses dernières recherches, mais il dégage assez nettement leur sens pour que nous puissions en saisir la portée. Entre les deux systèmes contraires paraît ce qui déborde et récusé tous les systèmes, parce que c'est à quoi ils tendaient, ce qu'ils impliquaient l'un et l'autre. En effet, dans leurs tentatives passionnées pour justifier ou condamner, pousser à l'extrême ou rédimier le mal, les iniquités et l'asymétrie sociale, Sade et Fourier ne s'étaient pas de la seule raison des mots ou des choses, mais de l'irrationnel fondamental. Ils dévoilent le sous-sol affectif des formes et leur violence scandé, par là même, une critique radicale : ils ruinent toute transcendance divine ou idéale, sans voir immédiatement qu'avec de telles prémisses, ils ne pouvaient prétendre à l'infaillibilité du Verbe divin. Leurs folles certitudes exaltent et masquent à la fois ce que leurs « découvertes » ont de décisif. Plus faciles à contredire que ce qui les fonde, elles servent la volonté de méconnaissance. On attaque les excès indus, le dogmatisme de Sade et de Fourier, pour ignorer leurs doubles puissances opposées, pareillement irrecevables, les ferments d'un nihilisme sans appel ou d'un autre avenir.

LE CORPS ET LES SEMBLANTS

Pour avoir exploré les ténèbres où s'enfante la vie individuelle et sociale, ils font retour chargés de blasphèmes ou d'images et de plaisirs imprévus. Or ces deux versants de la vérité furent toujours occultés, et les lumières issues de la nuit d'origine reversées aux cendres du passé.

Contre Sade, il suffit de laisser jouer l'autoconservation morale et tous les mensonges qu'elle véhicule. Quant aux menaces douces de l'utopie, on les voue à la dérision acerbe ou indulgente selon les hommes et les temps.

Un récent avatar cependant réunit ces contraires : la « nouvelle critique » ensevelit le monde horrible mis à nu et les « pluriels de charme » dans les linceuls ou les « plaisirs du texte »¹ qui n'incendieront pas la terre. Bien avant, d'ailleurs, pour désarmer le divin marquis, les subtils déclaraient : « Ce n'est que littérature. » Juste verdict, mais au sens où Soljenitsyne qualifie son entreprise « d'investigation littéraire² » ; « née de la passion de comprendre, commente Claude Lefort, c'est une investigation indéfinie, sans limite, s'engendrant d'une condition privée de sens. C'est pourquoi elle est littéraire, elle est immédiatement liée à l'exigence de parler pour vivre et de vivre pour parler et ne peut que le demeurer... Impossible dès lors que le mouvement de la connaissance se défasse d'une parole qui nomme les choses et les autres, se défasse de la tâche d'expression³ ».

Avant de conclure pourtant que l'œuvre de Sade, à l'instar de *L'Archipel du Goulag*, « est ainsi seulement dans l'élément de la vérité », il faudrait savoir pourquoi, comment, le grand seigneur comblé appréhende un monde aussi « monstrueux » que celui

1. Cf. Roland Barthes, *Sade, Fourier, Loyola*, Le Seuil, 1971.

2. Alexandre Soljenitsyne, *L'Archipel du Goulag*, Le Seuil, 1973.

3. Claude Lefort, *Un homme en trop : réflexions sur L'Archipel du Goulag*, Le Seuil, 1976.

du « zek », où il est pareillement jeté, « sans qu'il sût pourquoi et moins encore qu'il l'eût voulu ou désiré », sans que personne, précise Sade, ne l'eût voulu ou désiré, seul effet du hasard biologique et du désir de jouissance.

Et il oppose à cette déréliction cela même qui l'a causée, la violence sans égard et sans merci du désir sexuel. Réaction si bien appropriée qu'elle ne se distingue pas d'une projection et pour cause : ce qu'elle met en relief a partout, selon Sade, force de loi ; l'appétit cruel qu'il constate en lui commande universellement ; aveugle dans la nature, travesti en vertu par la société ou délibéré au cœur du libertin, il est partout fatal. Sade dévoile une vérité cosmique par rapport à laquelle ce que le zek appréhende paraît anecdotique.

À savoir pourtant. Alors que Sade vise un malheur essentiel, qui ne doit rien, croit-il, aux circonstances historiques, ni à la biographie individuelle, Soljenitsyne sait qu'il est plus mal loti aujourd'hui qu'hier. Et cette différence du privilégié qu'il fut et de l'esclave qu'il est devenu est évidemment liée à une histoire, la sienne et celle de son propre groupe social. Il ne rapporte pas le mal qu'il subit à un destin inéluctable. Il sait qu'il naît entre les hommes, dans un espace social qu'ils ont créé et qui pourrait par conséquent être autre. Le comprendre dès lors, ce n'est pas le justifier ni même simplement mettre au jour ses conditions, mais en chercher l'issue et d'abord en soi. Car reconnaître l'origine sociale du mal ce n'est pas nécessairement s'en exclure. Soljenitsyne s'avise, au contraire, qu'il n'est pas naturel de faire porter sa valise, quand il ne peut plus commander le soldat ou le prisonnier qui le servaient. Il lui a fallu partager leur sort pour passer du côté des dominés, être réduit à l'impuissance pour prendre la mesure de l'injustice et remettre en cause l'inégalité qui, auparavant, allait de soi.

LE PARTI PRIS DES OPPRIMÉS

Or le parti pris des opprimés et la conscience d'un mal non pas absolu, mais relatif est aussi ce qui oppose Fourier à Sade. Il paie moins cher toutefois que Soljenitsyne la reconnaissance d'un lien entre la volonté révolutionnaire de réduire ou de résoudre la division sociale et la détermination des causes historiques du mal ; indigné de la misère des ouvriers aux premiers temps de l'industrie, il ne prend pas la civilisation pour une fin ; d'autres ordres sociaux l'ont précédée et d'autres la suivront, meilleurs si nous savons les créer tels et d'abord juger ce qui doit être transformé.

Fourier attaque d'emblée les abstractions des philosophes et des politiques. On a tué pour des principes, dit-il, et dix ans après la Révolution l'injustice est plus atroce que jamais. Ne voyant dans l'échec de la Révolution que l'échec des principes et des moyens mis en œuvre, il bâtit avec confiance sa théorie.

Et ce « précurseur du socialisme », après 150 ans et d'autres bouleversements sociaux, resterait en deçà d'une réception beaucoup plus profonde et nous parlerait moins directement, s'il n'avait pas su reconnaître et dépasser dans l'œuvre de Sade ce qui dément toute idée d'une rénovation sociale.

Accueillant ce qui devrait le ruiner, il se fait plus radical. Il tire les conséquences de son défi initial : tout rapporter et le bonheur et le savoir et l'organisation industrielle au « plein essor des passions en société ». Il esquisse la théorie du relatif, du partiel, du régional où se joue tout ce qu'il nous est donné de vivre. « La nature va au bien ou au mal selon les chances » avait-il d'abord déclaré. Or cette affirmation contredit tout manichéisme. Le Bien et le Mal ne sont pas des entités fixes, mais le résultat du mouvement, le fruit de multiples chances ou malchances sur lesquelles il faut savoir continûment agir.

Relatifs, le bien et le mal ne sont jamais définitivement acquis. Or Sade, avant d'autres, prétend dévoiler le fond des choses, une nécessité inéluctable qui doit être cependant conquise et sauvegardée par une inflexible volonté.

Fort de la « seule pensée vraie », la pensée du mouvement, Fourier déborde tranquillement les défenses de Sade. Muni de ses cinq sens et des passions affectives, il assaille de toutes parts le désespoir intellectuel et ce qui le suscite, le privilège indûment accordé à une seule intention, et ce qu'il détermine, non pas le renoncement ou la fuite dans le rêve, mais la violence.

Ce qui se passe au point de rencontre est à la mesure de nos questions, car Fourier n'oppose pas à l'atroce nuit affective les seules clartés d'un modèle idéal, d'un soleil ou d'une justice extérieurs, mais des lueurs surgies de l'ombre, qui s'égaillent dans l'obscur alors qu'elles pourraient briller et s'égayer ensemble. Il ne dénie pas le désir sanglant. Il rallie contre lui d'autres intentions et il transforme la puissance offensive, qui ruinait tout espoir, en multiples pouvoirs de résistance et de conquête. Il ne tend pas à réduire les conflits, « les discordes ni même la discorde », mais à les balancer les uns par les autres et incorporer toutes les phases d'attaque au combat mené par tous. Alors peut-être sera-t-il possible d'outrepasser les règles fixes qui bâillonnent la parole vivante et d'emporter la loi dans le dynamisme des libertés concrètes.

Il faut bien en tout cas conjurer le mal par lui-même, en son lieu. Puisque Sade s'étaye de lui pour détruire ensemble le principe religieux, la loi morale et toute espérance mondaine. Pour l'atteindre où il se fonde, Fourier développe une autre manière de se rapporter à l'autre, au monde naturel et social. Il réélabore sa doctrine pour dépasser (et conserver) ce que le pervers conquiert tragiquement, son indépendance de sujet.

SADE ET LA MISE À MORT DE DIEU

Sade mène à son terme le drame que les penseurs du XVIII^e siècle ont esquivé ; il accomplit ce que la philosophie encore timorée n'a pas su achever : le décide. Car le dieu qu'il combat n'est pas mort. Et Sade blasphème, il manifeste, il exaspère le mal qui est en lui dans le monde pour le tuer. Il ne dit pas : si Dieu n'existe pas, tout est permis, il rêve de commettre un mal irréversible pour détruire cette idole mensongère. Autrement dit, le mal pour Sade n'est pas un effet, il est principiel et a une fin. Il fonde une autre pensée, un autre sujet, non plus transparent, mais impur, lesté de fange et pour autant autonome, libéré des inventions qui le subjuguèrent. Sade utilise sa perversion pour détruire ce qui devait le soumettre, Dieu ou la loi. Et il paie sans fin le prix. Emporté par son élan, il ne veut pas voir que, l'idole jetée bas, on pourrait être plus tranquille, ne pas prolonger impitoyablement l'ascèse criminelle. En fait, Sade n'en a jamais fini avec Dieu, ou son substitut la bonne nature, qui compense la critique des philosophes et permet la reconstruction positive, l'exaltation de la raison humaine et de l'avenir social.

Ayant démystifié le système hiérarchique où les individus et les groupes trouvaient leur place indiscutable relativement à Dieu et aux princes investis d'un pouvoir de droit divin, les philosophes ont mis en avant la division sociale, que l'ordre théologique dissimulait en la justifiant. Privée de signification morale, elle se révèle arbitraire et les penseurs tirèrent immédiatement les conséquences positives, révolutionnaires, de la rupture opérée. Puisque l'asymétrie sociale n'est plus suspendue à Dieu, clé de voûte de l'ordre hiérarchique, il appartient aux hommes de réformer ce qu'ils ont créé. Avec le *Contrat social*, Rousseau fournit les assises théoriques d'un nouvel ordre, scellé par le libre pacte des individus égaux, ordre que la Déclaration des droits de

l'Homme voulut rendre effectif, qu'elle fit passer dans les faits juridiques sinon dans l'existence.

Or Sade, avant l'événement, pressent ce que les philosophes ont ignoré, à savoir que le nouveau rationalisme était aussi l'attente (l'annonciation) d'une énorme sauvagerie. Il sait que les lumières n'entraînent pas la sérénité et que l'interprétation rationnelle du monde ne peut triompher sans violence. Davantage, il dénonce avant l'épreuve la collusion de la liberté et de la Terreur, de la Raison et de la Terreur. Et comment ? En montrant que la raison ne peut s'assurer d'elle-même, de son indépendance par rapport à toute transcendance divine ou idéale, sans reconnaître un fondement irrationnel. Ou pour mieux dire, en posant le problème des fondements d'une manière radicalement nouvelle par rapport à la tradition philosophique ou religieuse et à la pensée des Lumières.

Aussi bien la question allant de pair avec l'exercice de la raison, il n'y a pas de philosophie qui ne la résolve implicitement ou explicitement. Et si pour ne pas remonter au plus lointain passé de l'orgueil comptable on se limite à la période moderne, on constate que savants ou philosophes situent les assises de la raison loin d'elle-même. Descartes, promoteur de l'esprit cartésien, dit-on, lui assigne un fondement irrationnel (ou suprarationnel) en Dieu qui a créé les idées dont le sage contemple en son esprit les reflets innés. Solution qui garantit et la valeur (les certitudes) de la pensée et l'équilibre entre le monde spirituel des idées, ou de leurs rapports, et le monde sensible des passions et des choses. Mais cette balance, la séparation et l'union bien tempérées de l'âme et du corps, bascule quand les fondements de l'ordre rationnel passent de Dieu aux hommes.

Problème que Rousseau n'a pas ignoré. Le contrat des égaux en effet n'est pas un rêve naïf suspendu dans le vide. La fiction est composée, équilibrée par la notion du bon sauvage, de l'homme

naturel innocent et intègre. La société, il est vrai, a perverti cet être des origines, mais il peut se retrouver. Purifié de la souillure historique, il créera une société juste. Le pacte imaginaire est assuré plus profond que lui-même. À condition que l'on admette la double face indissoluble du postulat fondateur, à savoir que l'homme surgit achevé des mains de Dieu ou de la nature et qu'il peut être délivré du mal social, il ne sera jamais indemne du mal historique. Il ne peut être absolument libéré, séparé du passé ni de la société qui l'a formé.

Toutes choses que Sade fait lever d'une conjonction offensive de l'orgueil lucide et de l'obscurité mauvaise des affects.

L'effondrement de l'ordre traditionnel le prive de sa place, de son rôle, de son identité et puisqu'il dénie la reconstruction des philosophes, il reste en suspens sur le vide, acculé à choisir son être, à se créer, non pas il est vrai de rien. Avec la liberté il reconnaît les passions interdites et leur poussée exigeante, leur invincible pouvoir d'expression. Toute son œuvre en est le témoin. Sade se décharge à travers son discours et il fait lever une moisson de nuit. Ses phantasmes se confondent avec l'activité de prospection : métaphores, expressions et moyens du savoir démoniaque.

À la fourche entre le passé et l'avenir, Sade recrée le monde ancien démantelé, mais au lieu de nouvelles règles d'échange, de la liberté réciproque qui donnait une assise humaine aux interdits et à l'ordre social, il s'étaie de tout ce qui a été refoulé et travesti. S'il édicte ensuite des règles, ce sera pour servir le désir, pour donner un destin aux forces de confusion et de destruction. Soumettant les lumières aux plus noirs affects, il subvertit l'œuvre de régénération sociale et il oblige à poser la question : par le détournement ironique, à l'envers de la loi ne découvre-t-il pas ce qui est réellement à l'œuvre, ce qui joue au départ de la transformation du monde sous les masques présomptueux – et se développe sur la même lancée, toujours plus gravement ?



REVENDIQUER LA RESPONSABILITÉ DU MAL

On ne peut toutefois apprécier ni même comprendre le système de Sade, sa portée, sa puissance et son éventuelle valeur prophétique sans voir d'où il monte. Pour saper l'optimisme rationnel, Sade met en avant sur la scène ce que l'on ignore ou ce que l'on cache. Il dévoile le fond bestial du naturisme, une animalité féroce, l'ignominie qu'il porte en lui. Au large de l'hypocrisie sociale et du pharisaïsme, qui cherchent toujours un coupable extérieur pour se bâtir un monde supportable et s'exempter du mal, Sade ne renvoie jamais au seul compte d'autrui ce qu'il détecte. Il ne dénonce rien dans le monde qu'il ne l'ait d'abord reconnu en soi. Certes il décrit moins les effets réels de sa perversion que ses obsessions, mais les atrocités imaginaires expriment des inclinations comme telles redoutables.

Aux antipodes de tous les rédempteurs qui croient détenir le Bien et qui objectivent le mal pour l'expulser à bon compte, il remonte aux sources intarissables de la violence et de l'injustice. Il prouve par là même que le mal ne dépend pas des seules circonstances, de l'histoire, d'une société, d'une classe ou d'un individu. Lové au cœur de chacun en tant que possible, il est irréductible ; il ne peut être supprimé de l'extérieur ni extirpé à jamais de l'intérieur.

Atteignant dans son écart une intentionnalité commune, Sade établit par le plus singulier une communication universelle. De sorte que son message vaut pour tous et pour tous les temps. Il hante la conscience individuelle et collective.

La vie du divin marquis et son indignation devant les horreurs réelles (de la Révolution) attestent qu'il n'est pas devenu le mal dont il rêve (et il ne voulait d'ailleurs pas le devenir). Puisqu'il montre à l'occasion de la magnanimité envers sa belle-famille ennemie et de la tendresse pour ses proches, il faut bien reconnaître qu'il n'est pas entraîné par la seule cruauté, l'orgueil ou la curiosité



perverse, que d'autres élans subsistent concurremment à la férocité qui accompagne la luxure. Mais il les poursuit et les pourfend à coups de raisons et d'exercices pratiques imaginaires. Le « système moral » qui se déploie dans *Les 120 Journées*, *La Philosophie dans le boudoir*, les trois *Justine* et *Juliette*, exige une ascèse morale inverse rigoureuse. Aussi implacable que l'homme de Bien qui prétend éliminer le mal, le libertin traque les inclinations douces ou sereines. À la simplification morale traditionnelle, il en oppose une autre contraire.

Ce que Fourier comprend fort bien, qui mine l'une et l'autre ascèse par les coups de bélier insidieux et multiformes des variantes passionnelles et de leurs liens innombrables. Sade « engorge la composite et la papillonne » dit-il, tout ce qui tient à l'union et aux contrastes bien liés, tout ce qui naît de la vie communicative, les différences et les nuances passionnelles toujours plus nombreuses à mesure que le tissu social se fait plus serré et les relations interdépendantes plus complexes. Il favorise en tous sens le principe de délicatesse que Sade reconnaît dans les singularités perverses et qu'il contredit en le rapportant à une seule impulsion violente.

Contre la mauvaise volonté, aussi intransigeante, exclusive et rigide que l'impératif de la bonne volonté, il fait jouer les nuances illimitées du désir. Il oppose la multiplicité des libres amours à la haine totalitaire et orgueilleuse. Il veut faire éclore tous les dons, le goût varié des choses ou des êtres au lieu de vouer toute l'énergie disponible au seul désir et à la seule jouissance criminels.

Pour saper la frénésie démoniaque, Fourier recourt d'une part aux « mille petits ruisseaux qui apaisent la fièvre des hommes » et d'autre part aux forces morales, « religieuses » dit-il, que Sade croit anéantir. Or puisqu'il traque le mal à la source, puisqu'il sonde le fond secret des cœurs et découvre les racines continues

de l'injustice en lui comme en tout individu, Sade s'inscrit dans le sillage des moralistes et du christianisme. Mais, héritier infidèle, révolté, il se dresse contre leurs commandements.

Au lieu de s'humilier, de se renier devant Dieu ou la loi, il revendique avec orgueil la responsabilité du mal qui le fascine. Il refuse de se soumettre à l'impératif moral ou au mystère d'amour divin. Davantage, il les retourne pour exhiber leur envers, la vérité qu'ils cachent. Il dit le désir de jouissance, seule loi que l'on ait à connaître. Il n'aime pas, il hait son prochain comme lui-même. Du seul fait d'ouvrir un libre champ aux instincts refoulés, il attaque la morale et la religion en leur centre. Il rend au mal l'éclat et l'efficacité de la foudre, qui achève en effet, avec *Justine*, l'œuvre de destruction dont les libertins ne sont pas venus à bout.

Mais si la nature parfait ainsi l'action démoniaque, celle-ci joue pourtant contre elle. Sade restaure les forces primitives pour mieux s'affirmer contre Dieu, les choses et autrui. Refusant toute dette et toute rencontre comme une menace, il s'exclut par le crime. Il torture, il détruit l'objet désiré pour ne pas reconnaître son emprise, pour ne pas s'avouer vulnérable, malléable. Et la jouissance cruelle par là même se dépasse. Gratuite, injustifiée, elle a pourtant une fin. Sade conquiert par elle de surcroît son droit à l'exception, à la solitude. Il construit à sa manière, démoniaque, la réalité humaine. Il se déprend de tout pour sauvegarder son être singulier et fonder la pensée, le négatif.

Or c'est par là que cet ennemi essentiel ranime le courage de l'utopiste et relance sa recherche. Tout immergé d'abord dans le positif, autrui, la nature et la justice idéale il apprend ce qui le dément, la solitude, l'avidité du désir sans loi. Et l'on ne peut apprécier sa réponse, la reprendre ou la prolonger sans traverser l'enfer dont il prétend trouver l'issue.

Aussi absolu que l'utopiste, Sade dit une vérité passée, présente, à venir. Il fait tomber l'espoir d'une reconstruction sociale en même

temps que l'ordre théologique. Les rapports dénudés seront même plus atroces car la référence divine limitait les puissants, jamais totalement cyniques, en partie bernés par leurs propres inventions. Et les dominés pouvaient invoquer la justice transcendante dont le prince se réclamait. La démystification supprime cette ultime défense des pauvres. En détruisant les justifications transcendantes de l'ordre social, elle met en évidence leurs rôles. Non pas seulement allouer des compensations fantastiques dans l'au-delà, donner une signification morale à la souffrance comme au pouvoir, mais protéger aussi les misérables, limiter les exactions. Ils seront désormais sans recours car le contrat des égaux ne peut remplacer les illusions perdues. La fiction cette fois ne renvoie qu'à elle-même et à l'expérience qu'elle voudrait régir et qui sans cesse la dément. La société politique, selon Sade, n'est pas et ne peut être le produit librement créé par des individus indépendants et égaux ; elle est l'œuvre des puissants, d'autant plus redoutables qu'ils ne se réfèrent qu'à eux-mêmes.

Or Fourier a dès longtemps fait sienne cette critique. On a tout bouleversé, dit-il, on a inscrit les beaux principes liberté, égalité, fraternité au fronton des monuments et le réel n'est toujours qu'« indigence, fourberie, oppression, carnage ». Le nouveau rationalisme ment plus effrontément que l'ordre passé puisqu'il veut faire croire que la vie est devenue heureuse ou le deviendra. Les progressistes, « les perfectibiliseurs de la civilisation perfectible » oblitèrent avec des mots la réalité, les passions effectivement à l'œuvre et les articulations qui en procèdent. Dès lors, plus de tranquillité ni de sérénité possibles. Il faut tout changer aux racines ou reconnaître que l'on est nécessairement bourreaux ou victimes et que la seule vérité est celle du maître, assez fort ou assez rusé pour l'imposer.

Avant Hegel, Sade dénude la relation maître-esclave et, l'ayant ancrée dans les bas-fonds affectifs, il enténébre à jamais l'histoire.

Il révèle sous les rapports de possédants à dépossédés, d'exploitants à exploités la domination cruelle du chasseur qui laisse juste assez d'existence au gibier et à ses pauvres ruses pour se ménager un triomphe et prolonger, attiser le plaisir meurtrier. Il exhibe le jeu avec la mort, mais effectivement avec la mort de l'autre et il montre que la vie du maître (sa survie) est comme telle criminelle.

Le scandale d'une claire conscience que l'autre déboute d'un privilège exclusif et qui met son existence en péril pour s'assurer derechef la primauté est une fable bénigne en regard du va-et-vient de la mort dont Sade entend disposer. Il ne s'agit pas seulement de gloire, ni d'un combat de pur prestige, chevaleresque et loyal. Ce n'est pas la conscience unique, absolue, qui ne va pas de soi, mais l'être individuel et pour le conquérir (reconquérir) sans trêve tous les moyens sont bons, l'artifice, les mensonges, le vol, le meurtre.

L'être s'instaure d'un désir insatiable, toujours lésé. D'où suit que ce n'est pas l'esclave, transi de peur, qui connaît le premier dans sa chair et qui assume la finitude, mais le maître. Obsédé de mouvements atroces, il provoque ce qui le hante, les humeurs, l'excrément, la mort. De ces entraves il crée des armes, il fait sentir à l'autre ce qui le blesse, il s'affirme en meurtrissant ; de sorte que le mal est la rançon continue de son existence.

Alors que l'idéal du tyran hégélien, toujours déçu puisqu'il vise l'impossible, la libre reconnaissance de celui qu'il contraint, implique un dépassement, la réciprocité des consciences d'ores et déjà posée au moment même où elle est déniée, le désir sanglant qui, selon Sade, mène l'humanité est à jamais sans merci.

La construction hégélienne laisse à l'esclave la chance de sauvegarder sa vie et de délivrer l'avenir, de renverser et de transformer par son travail la relation qui lui fut imposée. Le choix sadique se perpétue sans médiation et sans issue. Préservant le seul temps de la jouissance et de la destruction, il limite l'histoire aux

réitérations d'une même fureur. Pour établir le sujet sans autre but que lui-même sur des fonds inavoués, il bouche l'horizon.

Dernière parade pourrait-on dire d'un aristocrate au moment où ses privilèges sont menacés. Mais le propos de Sade va bien plus loin que la défense d'une caste qui s'effondre et dont le temps est limité.

Le pouvoir, dit-il, est à ceux qui le possèdent de naissance ou qui le conquièrent. Or les pauvres ne peuvent le gagner que par le crime, seule voie qui leur est laissée. « Soyez bons, généreux, disent-il aux riches, et nous serons vertueux. » Exhortation et promesse de pure forme car les riches ne sont pas bons et ne sauraient l'être. Le pouvoir implique l'injustice, de même que l'injustice suppose le pouvoir. « Vos principes, dit fort bien Justine, exigent la puissance. » Cercle d'où l'on ne peut sortir mais où l'on peut entrer ; au cirque social il faut sauter dans le rayon de feu, passer la ligne ou rester parmi les opprimés.

Rares d'ailleurs sont les élus capables de soutenir sans défaillance la volonté de guerre. Pour gagner, non plus sa subsistance par le travail, mais la pleine jouissance de son être, le pauvre doit refuser la servitude, les habitudes, les conventions qui le rivent à la tâche et se faire gravement offensif, voler non pas seulement les riches mais à leur exemple voler les pauvres. Pour sortir de l'ornière où il s'est enlisé, du fossé où il est né, il doit s'arracher, trahir ses pareils. Alors que la domination va de soi pour les grands et qu'ils méprisent avec naturel les misérables (et Sade notamment les prostituées et les servantes dont il jouit), le pauvre connaît clairement son choix et le cynisme nécessaire. Sa situation demeurant précaire, il ne peut s'accorder aucune faiblesse, ni le suspens, ni les bontés dont se flattent parfois les maîtres. Plus féroce que les héritiers, amollis par l'usage et une apparente sécurité, il met en évidence l'injustice dont ils profitent et la menace qu'ils pourraient ignorer. « Il est plus difficile à un riche

de faire son salut qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille » dit la parabole – et Sade y souscrirait, à ceci près qu'il ne se soucie pas de l'au-delà, mais des biens tangibles, présents. Pour les gagner ou les conserver il rejette toute sublimation, les vertus et les idées qui livrent les naïfs pieds et poings liés à la merci des cyniques. C'est pourquoi les pauvres révoltés sont les meilleurs alliés du philosophe, non des faire-valoir ou des élèves dociles, simples décalques de celui qui les initie ; il se produit entre le transfuge et le libertin une sorte d'échange, le seul dont il y ait trace dans l'œuvre de Sade. Ces créatures imaginaires mènent au sommet solitaire de l'ascèse criminelle et à la pleine connaissance de l'enjeu et du péril.

Alors que la foule cherche des consolations ou des assurances fictives pour compenser le malheur réel et se protéger, préserver sa misérable existence, le révolté a tout largué et il est prêt à payer. Bon joueur, il accepte le risque. « S'il gagne, dit Sade, c'est bien et sinon il n'a rien à perdre » ; mettant sa vie en gage pour conquérir ce qui en fait le prix, il atteste que l'on peut y renoncer et que la jouissance n'est pas un moyen, mais une fin, au-delà de laquelle il n'y a rien. Il donne la mesure de la quête du libertin. Le triomphe qu'il vise exige une âme inflexible. Le combat sans répit de l'insoumis, contre tout ce qui pourrait entraver son ascension ou miner la position acquise, se confond avec celui du mal. Et il fait apparaître la réussite comme méritée. Le parvenu méprise ceux qui n'ont pas osé mener son combat et il accable les pauvres avec une jouissance redoublée. Il se venge à la fois de leur lâcheté et de la haine qu'il a sciemment suscitée.

LA SOCIÉTÉ DU VICE

En un temps incertain, Sade admet une certaine mobilité sociale – la chance pour les pauvres de s'enrichir ou de s'élever au faite

du pouvoir et pour la femme d'être l'égale du libertin. Mais il démystifie d'avance le mythe libéral, il dénonce les moyens de parvenir, les mensonges, le vol, le meurtre, sans préjudice de l'adresse et du courage. Sachant le risque encouru et la lutte à mener, les êtres des bas-fonds révèlent au philosophe la vérité des bas-fonds sur laquelle il se fonde. Et leur force passionnelle est telle que leur élan franchit la réussite et les limites de la vie individuelle. Une femme, Clairwil, exprime le vœu de causer un mal qui durerait après elle, de renverser les sublimations et de se perpétuer par ce qui les contredit. Bien plus, elle aperçoit les moyens de réaliser son vœu, créer un désordre (ou un ordre maléfique) si formel qu'il se prolonge et se développe de lui-même.

Une femme suggère donc à Sade les principes du système démoniaque. Elle évoque le dynamisme qui lui assure un avenir et même une valeur prophétique. Misogyne, Sade se laisse enseigner par une femme assez hardie pour franchir la barre des sexes comme le pauvre révolté celle des riches. Il est vrai que Clairwil représente le type achevé du transfuge. Libertine avant d'être sexuée, elle va plus qu'une autre sur le chemin sans retour.

Sade peut l'apprécier et attaquer les valeurs dites féminines sans contradiction.

Avant de voir comment il prétend écarter, étouffer la féminité traditionnelle, les mères, les épouses, pour constituer avec ses partenaires et ses émules le système du père, où les criminels, pris dans les rouages qu'ils mettent en route, se piègent à la fin avec leurs victimes, il faut voir d'abord comment il assure les fondements de l'ordre qui réduira les individus à la fonction de pions interchangeables et réalisera peut-être l'utopie inverse que Sade envisage, non sans humour, celle d'une société totalement vicieuse, où la vénalité universelle supprimerait le mal. « Il vient des vertueux, dit-il, puisque le vice n'est dangereux que pour eux. » Que la vertu soit « bannie de la terre, le vice n'outrageant plus que

le vicieux ne troublera plus rien, il fera éclore d'autres vices mais n'altérera point de vertus ».

Objectera-t-on les bons effets de la vertu, il rétorque qu'elle ne sert que le troupeau des faibles. Inutile par contre à « celui qui par son énergie se suffit à lui-même et qui n'a besoin que de son adresse pour redresser les caprices du sort », ou de sa force d'âme pour les accepter.

Toutes qualités fort peu répandues. L'antisociété où le mal courrait librement, où l'on s'entredéchirerait avec allégresse sans autre loi que le bon plaisir et la puissance un instant gagnée n'est qu'un rêve effleuré. La foule est trop faible, trop timide pour rien entreprendre de décisif et pour oser penser l'inacceptable réel et tirer les conséquences pratiques de la vérité reconnue. Cherchant toujours à donner un sens à sa vie, elle se laisse prendre à des leurreurs successifs.

Pauvre ou riche, le révolté se détache des masses asservies, trompées par les illusions qui servent le pouvoir et qu'il utilise avec plus ou moins de cynisme.

La liberté par conséquent ne concerne qu'une élite. Les amis du crime forment une conjuration ; faute d'entraîner la foule ils la forcent, directement d'abord en soumettant leurs victimes, indirectement ensuite grâce aux règles et aux institutions démoniaques. L'antisociété, en effet, tend à se dépasser. Individuelle, élitaire, elle vise l'universalité, la société totalement vicieuse évoquée.

Et ce n'est pas le moindre paradoxe de Sade, une contradiction qui lui fut fatale. Pour avoir clamé la vérité secrète, il paya durement – et voulut sans doute payer. Il voua le temps de sa vie à ses idées, tout comme les héros de ses livres. Ils constituent en effet une société sans merci, violemment anarchique. Égaux dans les froides et brûlantes hauteurs où ils se situent, ils n'ont pas d'autre lien que leur commun savoir du vrai et leur

puissance héritée ou conquise. Leur pacte d'ailleurs ne dure pas plus que leur puissance. Il n'y a pas de contrat entre eux qui dépasserait les contractants, qui prendrait effet en dehors d'un assentiment ponctuel et les obligerait à maintenir une décision devenue caduque. Pas d'autres limites à leur arbitraire que la force et la moindre faiblesse de l'un des partenaires est le signe de sa perte.

Sade pense résolument à l'envers, comme en témoigne l'étrange appel, « Français, encore un effort ». Révolutionnaire d'occasion, il s'enthousiasme pour le vide soudain créé. Dans la vacance des institutions, tout est possible. Hâtez-vous d'en profiter, dit-il, non pas pour balayer les vieux mondes, mais pour aller aux extrêmes délicieux, pour imaginer et réaliser l'enfer-paradis.

Et il précise : l'arbitraire, le bon plaisir d'un seul n'oblige jamais comme la loi. Il n'est jamais aussi nuisible à l'individu (à l'individu forcé qu'il prône).

Pour être républicains, les Français devraient récuser le contrat social, produit d'une nature et d'une raison communes. « Quel scandale, dit-il, de plier des individus différents à une loi générale. » Du même mouvement, Sade confirme la valeur du pacte et motive une critique pertinente. Il montre en effet que le contrat procède autant d'une méfiance que d'une confiance. Étayé sur la bonne nature et la Raison universelle, il édicte ce qui dépasse les humeurs variables et l'arbitraire individuel. Rousseau corrige le devenir social perverti par l'universalité immédiate, anhistorique. Mais Sade, non moins cohérent, oppose à ce produit contraignant la force individuelle, toujours bizarre et en quelque mesure perverse mais vivante, source indéfinie de jouissance.

Et c'est là précisément ce que Fourier entendra et reprendra. Contre le produit immuable d'une bonne nature mythique et d'une Raison naturalisée, il tentera de constituer un ordre à partir de l'intersubjectivité concrète, mobile, créatrice, imprévue.



Sade cependant sépare hardiment la violence des causes et des fins générales qui prétendent la justifier. Il la dénude et en accepte les effets conflictuels.

Pas question d'ailleurs pour les amis du crime de nier les qualités de ceux qui vont prendre leur place. Ils reconnaissent avec une sorte de générosité leur propre loi quand ils la subissent. Membres d'une société clanique ils savent que le meurtre qui l'a fondée reste son principe.

LE SOMBRE AVEU DES ACCUSÉS DE LA RÉVOLUTION

Avant la Révolution, Sade annonce (métaphoriquement) le sort des régicides qui, après avoir tué le roi et les affiliés du roi, s'entredétruisent, abattirent successivement leurs chefs.

La folie de Sade permet une prévision mieux confirmée que celle de la Raison des philosophes et pénètre peut-être au cœur des conspirateurs vaincus, écrasés par leurs semblables, des régicides et, dans la période contemporaine, des accusés des procès de Moscou, plus proches des amis du crime puisqu'ils consentent, semble-t-il, à leur supplice, puisqu'ils avouent l'avoir mérité. « L'aveu, dit l'un d'eux, est un principe juridique moyenâgeux » mais il avoue, car les modernes inquisiteurs valent les anciens. Et cependant, qu'aucun des coupables exhibés en public n'ait eu le moindre sursaut, fait problème – un problème que Merleau-Ponty a cerné et tenté de résoudre⁴. Refusant d'admettre que les pressions physiques et morales ou les promesses aient seules déterminé la capitulation des plus lucides et des plus hardis acteurs de la Révolution, il cherche la clef de l'énigme dans les minutes des procès (du procès de Boukarine notamment) et il décèle une certaine entente entre le procureur et l'accusé.

4. Maurice Merleau-Ponty, *Humanisme et terreur*, Gallimard, 1947 (réédition avec une préface de Claude Lefort, Gallimard, 1980).



Mais alors que Merleau-Ponty juge encore cette entente comme révolutionnaire et donc visant l'avenir, il faut plutôt, semble-t-il, voir ce qui la détermine en arrière. C'est dans le passé que le procureur, ou ce qu'il représente, et l'accusé ont été des complices à jamais indissolubles. Ils ont exercé la même violence, les mêmes ruses, la même dureté « révolutionnaire ». Vaincus, les opposants céderaient à leurs adversaires devenus plus forts de même que les amis du crime. Ils reconnaîtraient dans ce qui les accable « la juridiction de l'événement qu'ils ont toujours admis et leurs principes en acte ». Mais ils n'ont pas sciemment voulu le mal, ils n'ont pas exercé la violence à leur profit mais pour la libération de tous. Leur adhésion au pouvoir qui les écrase ne peut donc être aussi simple que celle des cyniques. Les êtres fictifs que Sade imagine éclairent le comportement des acteurs de l'histoire à la manière dont la géométrie explique les choses. Il faut la remettre en chantier, changer les axiomes et les déductions à mesure que l'on est mieux informé, que l'on approche avec plus de précision la complexité et l'opacité concrètes.

Les accusés sont à la fois victimes et responsables d'une histoire qui les trompe, qui travestit leurs intentions et leurs actions mais sur laquelle ils ont pesé, dont ils ont changé le cours. « Alors, il n'y a pas seulement fatalité, écrit Merleau-Ponty, une force extérieure qui brise une volonté, mais véritablement tragédie, un homme aux prises avec des forces dont il est secrètement complice. »

L'aveu des accusés est la métaphore d'une sombre vérité. Ils ne sont pas ce qu'on leur fait dire, des traîtres vendus à l'impérialisme, mais les complices du pouvoir totalitaire.

À fonder, toutefois, ce lien indestructible en arrière on les distingue de l'excès qui les condamne. C'est le procureur, non l'accusé, qui passe du côté des cyniques quand il pousse « des hommes brisés », les fantômes du passé, sur la scène d'un théâtre cruel mensonger. Quant au grand meneur de jeu, le petit père

des peuples, Staline déclarant : « À la fin il n'y a que la mort qui gagne », il approche la noirceur absolue des amis du crime. Trotsky voulait recommencer le mouvement de 1917 parce qu'il ne croyait pas l'histoire advenue fatale. Mais outre que le reflux révolutionnaire crée une situation nouvelle inéluctable, ce volontarisme n'aurait de sens que si l'on savait pointer ce qui a manqué à l'origine, ou ce qui a failli en cours de route, le vice d'où la corruption et le clivage de la société et du pouvoir ont procédé. Or dans l'inextricable réseau des responsabilités que Merleau-Ponty cherche à dire, cette distinction est impossible et l'on ne peut espérer que le « communisme soit ce qu'il voulait être ». Davantage, puisque la Révolution qui devait réaliser dans la vie de tous « la liberté, la discussion, la philosophie et les valeurs de l'homme intérieur », les a purement et simplement supprimées ; « il est indispensable de maintenir les habitudes de discussion, de critiques et de recherche, les instruments de la culture politique et sociale » dans l'espace social où cela demeure possible. Et par suite la balance que Merleau-Ponty inclinait encore en faveur de l'URSS penche nécessairement de l'autre côté.

Mais si l'on était tenté de brandir, contre le terrorisme jugé irréversible, les valeurs universelles, la manière dont Merleau-Ponty pose le problème nous l'interdirait et nous inciterait à chercher ce qui a manqué à la violence révolutionnaire pour être libératrice, plutôt qu'à chanter les libertés formelles. Pour Merleau-Ponty, la critique du libéralisme et des violences, des injustices qu'il masque ne peut être remise en cause. Par contre, la réalisation marxiste des valeurs a été manquée. D'où l'on peut inférer, peut-être, que c'est à l'articulation de la destruction critique et de la reconstruction théorique d'un nouveau monde que la faille doit être cherchée. Et si cela était, si l'on pouvait déterminer l'erreur ou le vice initial qui a tout faussé, le fait que la révolution, l'idéologie marxiste en acte n'aient pas réussi

à transformer les rapports humains ne nous condamnerait pas nécessairement au libéralisme qui exclut la révolution. Il ne serait pas vain d'attendre, comme écrit Merleau-Ponty, « une nouvelle pulsation de l'histoire qui permette peut-être d'engager la liberté dans un mouvement populaire sans ambiguïté » ; à maintenir et même à formuler simplement cette attente, Merleau-Ponty est anachronique ou à la mesure de l'imprévu qui toujours dans l'histoire surprend et déçoit les sceptiques et les cyniques. Le philosophe, suspect d'obstination et de naïveté, nous invite à continuer, à poursuivre résolument l'enquête en deçà du marxisme aux sources vives du socialisme.

En effet, la démystification que Marx systématise, Fourier l'a entreprise avant lui. Il oppose de même aux beaux principes inscrits sur les monuments ou dans la Constitution, l'oppression effective. On ne fait donc pas retour aux pures valeurs universelles en remontant à lui. Et si la reconstruction sociétaire antérieure au socialisme scientifique déborde vraiment la violence réelle et l'imaginaire, peut-être y pouvons-nous trouver ce que des appréciations hautaines ont jusqu'alors ignoré, une autre manière de comprendre et de changer le social, l'histoire, « les passions en société ».

Il est certain en tout cas que l'utopiste affrontait dans l'œuvre de Sade une pensée assez forte pour intégrer ou négliger ses contradictions et prouver le triomphe du vice jusque dans ses échecs ou son ultime dérouté, une apologie cohérente de la violence nue.

UN PRIVILÈGE MORTEL

Les amis du crime maintiennent leur conviction jusque dans le supplice et la mort. Ils gagnent ainsi d'ailleurs la seule fin qu'ils puissent espérer : recevant la mort d'une action comparable à la leur, ils échappent au destin que la nature leur imposerait. Grâce

aux partenaires qui précipitent leur perte ils l'outragent jusqu'au bout, ils évitent d'être sa proie et ils atteignent au sommet où le vice extrême et le renoncement se rejoignent. Associant dans un dernier effort la jouissance « philosophique » et la mort ils touchent l'absolu qu'ils visaient. Ils attestent la gratuité du plaisir, qui n'a pas d'autre but que lui-même, et ils éprouvent le lieu toujours pressenti – et agi – de la jouissance la plus intense et de la mort.

Il n'est pas surprenant qu'ils s'arrogent, au temps de leur puissance, la place et le rôle de Dieu ou de la nature marâtre, qui ne créent que pour détruire. Ils échangent tout avec ceux qui les servent et partagent les jeux pervers, fellation, sodomie, fustigation, pratiques scatologiques diverses ; certes, qu'il s'agisse de subir ou d'infliger la douleur et l'humiliation, ils commandent toujours, mais ils se distinguent, ils attestent leur maîtrise en se réservant le privilège exclusif de la mort. Soit qu'ils la donnent eux-mêmes ou en commandent l'exécution, ils se partagent seuls le droit de vie ou de mort.

Le souffle de liberté qui allait bientôt secouer le monde social est voué avec Sade indissolublement et contre toute raison à jouir et à détruire, à se détruire.

Il engloutit les possibles que son audace devrait libérer, il ferme la dernière porte sur le vide et sur le néant – la porte précisément que Fourier ouvre sur d'autres chemins.

Et cependant l'utopiste requiert pareillement l'énergie passionnelle, unique source de résistance (ou de plaisirs), et même en dernier recours l'audace du désespoir. « Les philosophes, écrit-il, disent que les passions sont trop vives, trop bouillantes ; à la vérité elles sont faibles et languissantes. Ne voit-on pas en tous lieux la masse des hommes endurer sans résistance la persécution de quelques maîtres et le despotisme des préjugés ? » Étonné, comme La Boétie, de l'endurance des foules soumises à quelques maîtres

et aux préjugés (à des erreurs, précise-t-il, que l'on prend pour des principes), il désigne la cause : « Leurs passions sont trop faibles pour comporter l'audace du désespoir ; c'est pourquoi le grand nombre est toujours victime du petit nombre qui emploie la ruse pour maîtriser la force. »

Avec des passions fortes ils renverseraient les maîtres et les préjugés. Par contre, la conjugaison des affects affaiblis, alanguis et des ruses du pouvoir expliquent selon Fourier et déterminent « la servitude volontaire ».

Il veut comme Sade rendre aux instincts leur force primitive, mais il ne concentre pas leur puissance en une seule direction. Il ne retourne pas le désir sur lui-même. Il multiplie les divers élans les uns par les autres : centrant tout sur le sentiment le plus puissant de tous, l'amour, « pivot de société » dit-il, il se rattache lui aussi à la tradition chrétienne. Mais au contraire de Sade, il ne veut pas détruire les illusions, il veut – déjà – les réaliser, reprendre leur bien à la religion et à la morale, transférer l'amour et l'énigmatique exigence du ciel ou de l'idéal sur la terre. Pas du tout incapable de penser la violence, « l'audace du désespoir », il vise aussi résolument à en sortir que Sade à s'y enfoncer, à l'aggraver.

Et l'on ne peut savoir si les pluriels de charme sont aussi efficaces, ont autant de portée que la fureur de Sade avant de repérer exactement ce qu'il s'agit de dépasser, le diabolisme du livre et celui non moins sûr du monde.

Il est plus facile, sans doute, de détruire que de construire, de révéler le secret des maîtres, que celui de la mère nature aux ressources inépuisables, et de tout figer plutôt que de faire éclore, croître et multiplier « les germes ». Il n'est pas certain d'ailleurs que l'on puisse venir à bout de la violence cruelle sans la reprendre dans une certaine mesure à son compte.

Les bons surent en tout cas l'exercer contre Sade. Infidèle il est vrai aux principes du mensonge des amis du crime, il dévoile

ce qui doit rester caché. Grand seigneur, allié du roi, se croit-il assez puissant pour oser se démasquer ou bien cherche-t-il le martyr ? Le sort inique, l'incroyable châtement qu'il subit prouve qu'il est plus dangereux de dire le mal que de l'accomplir. Sade il est vrai réitère. Il n'est pas plutôt tiré de la Bastille par les insurgés qu'il se met dans le cas d'être à nouveau emprisonné. Il tient à ses idées, écrit-il à sa femme, plus qu'à sa vie. Pour les répandre il la risque en effet, aussi dévoué à la mauvaise nouvelle que d'autres à la bonne. Veut-il communiquer l'incommunicable jouissance, convaincre autrui ou se convaincre lui-même et se justifier à ses propres yeux ? Il rêve à coup sûr durant son premier enfermement et il écrit le plus extrême de ses ouvrages extrêmes : *Les 120 Journées*, un effort de pédagogie sans pareil.

Nouant le désir de savoir au désir de jouissance, assurant sa pensée sur ce qui devrait la nier et son orgueil sur ce qui devrait l'humilier, Sade compose un brûlot capable de consumer des idées plus vertueusement fondées. Il porte l'illusion de vérité jusqu'au délire et propage les images « délicieuses », dit-il, dont il l'était.

Au lecteur ensuite, ou à l'élève, de juger et d'éprouver les plaisirs de cet enseignement. Car *Les 120 Journées* l'entraînent non pas selon les crescendos en dents de scie des tensions sexuelles et des « décharges » successives du plaisir, mais par les degrés et l'escalade continue d'une démonstration.

Il s'agit d'anéantir les croyances bénéfiques et rassurantes, la confiance dans la vie et les sentiments. Sade envenime ce qui le hante. Pour surmonter l'angoisse, il précipite, il aggrave ce qu'il redoute. En un premier moment, il s'efforce de détruire la beauté, la grâce, l'innocence, la fraîcheur, tout ce qui annonce à travers le corps ce qui le dépasse, le rythme, l'Harmonie, la joie, l'esprit.

Les libertins, meneurs de jeu, ne sont pas flattés. Alors que Sade ne peint guère la beauté, notant parfois un trait, l'éclat du regard, le teint, une particularité à peine moins abstraite que

la perfection toujours requise pour les victimes, il décrit avec précision les jouisseurs, vieux et laids, la maigreur, les fesses pendantes, la chair flétrie, les stigmates de l'âge et du vice. Et ces offenses qui l'obsèdent en son jeune âge, il les transforme en machines de guerre. Il exhibe le corps déchu, obscène dans son désir et par sa seule présence, comme la mort qui déjà le marque et qu'il va distribuer. Les libertins infligent à la jeunesse, à la beauté ce qui les blesse. Ils violent, ils saccagent, ils torturent les objets de leur désir, ils défont la grâce, ils souillent l'innocence.

Sade ne retient de la pulsion sexuelle que la part agressive, destructrice. Dans le désir d'approcher, de toucher il ne voit que la volonté de soumettre, d'humilier.

De ces con-tacts, évidemment affectifs, privés, il ne naît aucune faveur à l'autre, mais une *haine* active.

Sade va d'ailleurs prouver que ce corps promis à la déchéance, corps de plaisir et de souffrance est la seule réalité. En un deuxième moment de la démonstration il dépossède les victimes de leurs assises affectives, de tous les liens d'amitié et d'amour qui donnaient sens et valeur à leur vie. Non content de les avoir arrachées à leur famille, à leur milieu, aux racines qui, dans l'ordre théologique donnaient à chacun son être, il annihile dans les sombres châteaux où il les transporte jusqu'au souvenir et à l'espoir de ce qu'ils croyaient être.

C'est alors que l'ignoble fureur des libertins se déploie – à plaisir. Et il est difficile de savoir comment se compose la cruauté et l'indignation, l'algolagnie de Sade et son horreur de celle-ci. Mais il est sûr que donnant libre champ à sa perversion, il rêve au-delà de tous les interdits, il imagine l'inimaginable. Il se fait l'artisan d'un crime inédit, et il tient sa force d'une constatation qui ne dépend pas de lui.

Les hommes, dit Sade, « sont assez barbares pour jouir de la douleur d'autrui, sans autre motif que la jouissance de l'orgueil ou la plus affreuse curiosité ».

Scandalisé par « la méchanceté naturelle qui fait que, dans le délire des passions autant que dans leur calme, les maux de son semblable peuvent devenir d'exécrables jouissances pour l'homme », au lieu de déguiser ou de refouler ces « exécrables » plaisirs il va les explorer – et de la surprenante satisfaction que l'on tire dans le calme des passions du malheur d'autrui, passer aux jouissances intenses et ignobles de la passion cruelle.

Il objecte les contenus de la mauvaise conscience et nourrit en retour la mauvaise conscience de ces contenus. Et cette expérience imaginaire, les « délices » de ses rêves, balancent pour lui les affres de la prison. Il n'aurait pas été aussi loin, sans doute, si on ne l'avait pas mis au secret. Mais ce que ses ennemis inconsidérés ont favorisé n'est pas la seule description d'une folie individuelle. À partir de ses observations et d'expériences limitées, il traque en tout amour ce qui le bafoue, la volonté de saccage ou pire, de négligence, qui le dément. Il met à nu le noyau dur sur lequel butent les élans, le cœur de pierre qui pétrifie en effet tous les rapports.

LE BOURREAU ET SA VICTIME

Les efforts des libertins durant les 120 journées vont à prouver aux victimes qu'elles font le même choix, qu'elles se préfèrent à tout ce qu'elles prétendent aimer. Ils leur font avouer, en actes, qu'elles se choisissent contre tout et contre tous et par suite que les sentiments dont elles se louent ne sont que nuées, un écran flatteur que l'orage disperse, sinon des mensonges de superficiels et fragiles semblants. Il ne s'agit plus de perpétrer sans fin le crime mais de profaner ce que l'on révère.

Sade veut montrer que les amis, les amants, les parents sont des ennemis secrets, tout prêts à sacrifier leurs mieux aimés, leurs mal aimés. Absolutiste, il manifeste une puissance de contestation radicale, une violence nihiliste sans exemple. Il ose

ce que personne n'osa et son imagination est à la mesure de son but : il impose à l'amant une participation au supplice de l'aimée, il affame une mère pour voir lequel de ses enfants elle mangera le premier. Il n'est pas curieux de la seule souffrance infligée, ni du besoin où il jette les victimes, mais du choix qui dans la pire urgence sera fait.

Le comble de la perversité est atteint avec cette volonté d'obliger la victime à reconnaître ce qu'elle ne veut pas savoir et à faire ce que la « vérité » de son être implique.

Alors le libertin sera confirmé dans le choix maléfique : la victime avoue qu'elle est semblable à son bourreau – et simplement plus malchanceuse et plus maladroite puisqu'elle est tombée dans le piège qu'on lui a tendu et se trouve à la merci du pervers. Il ne veut pas savoir qu'il met les victimes dans une situation dont elles ne sont pas responsables et, qu'ayant supprimé tout ce qui pourrait soutenir un choix différent, il ne peut guère se prévaloir de celui qu'elles font.

Contradictoirement, il faut prouver qu'elles ne sont rien d'autre que des corps et les obliger à choisir – c'est-à-dire à se poser comme sujets capables de liberté. Mais cette contradiction Sade l'assume, elle constitue son tourment et elle exprime le paradoxe de l'homme. Il ne fait que grossir, croit-il, la situation de tous et l'urgence du choix ; menacé par l'hostilité d'autrui et des choses, de la nature qui le voue à la mort et de sa propre nature, aussi violemment cruelle, il nie la prétention des belles âmes, des grands sentiments et de la simple confiance en la vie, de la jeunesse et de la grâce.

Mettant en évidence la fragilité des illusions religieuses, morales, sentimentales, il tend à justifier le choix meurtrier du maître et s'il ne réussit pas, malgré son acharnement et la répétition des exercices et des expériences imaginaires, il atteste du moins la signification de ce choix.



Celui des victimes est doublement suspect du fait de la situation limite dans laquelle elles doivent le faire, et parce qu'elles ne sont jamais que les créatures du libertin, une expression de lui-même. Indéniables comme telles, il est vrai, elles éclairent les arcanes de ce que Fourier désigne comme le véritable péché originel. Non pas le crime de Caïn, dit-il, mais celui du premier homme qui eut l'idée de faire d'un autre homme son esclave. Originel, car il se transmet, « les enfants des esclaves, précise-t-il, furent eux-mêmes esclaves et le demeurent jusque dans les bagnes mercantiles de la société civilisée ».

Mais si l'utopiste évalue le poids historique du péché originel désormais lourd de son passé, Sade va profondément à la source individuelle et continue du crime, et il met en relief non pas seulement l'aspect utilitaire du péché qui enchaîne l'esclave au travail pour le profit du maître, mais sa gratuité, le plaisir à perte de l'orgueil et de la cruauté. Le tyran joue avec celui qu'il asservit de son propre tourment. Il marchandise le destin devant lequel il était impuissant. Il meurtrit, il tue pour dominer ce qui le surpasse. Mais il a beau faire, la vie et la mort sont plus fortes que lui. Lorsqu'il atteint l'ultime convulsion de la jouissance cruelle, la victime soudain lui échappe. Elle trouve dans la menace ultime dont il l'effraie son refuge. Morte, elle est inaccessible, impassible comme la nature elle-même. Il voulait la faire corps et quand elle le devient, elle le défie d'un autre espace – non humain – sur lequel il ne peut rien.

C'est pourquoi sans doute Sade régénère miraculeusement ses victimes. L'onguente, il cicatrise les blessures meurtrières pour que la mort ne soit pas la mort, pour s'arroger, après l'assassinat, le droit de grâce. Avant tout, pour continuer le jeu cruel que la mort interrompt.

Comme le maître de Hegel, il dépend, quoi qu'il en ait, de l'autre. Mais, plus contradictoire encore, il veut non la seule



reconnaissance mais la mort de l'autre qui le déçoit. On atteint en effet le sommet des *120 Journées* avec l'horrible jouissance que le bourreau prend sur les chairs pantelantes des jeunes gens ou des jeunes filles sacrifiés ; quand le pervers mêle sa fièvre à l'ultime chaleur des corps ouverts, il se fait corps lui-même, humeur, sperme, il s'unit au sang de la victime et il figure dans l'atroce jouissance sa propre mort.

Certes, il renouvelle bientôt la cohorte des victimes. Les libertins des noirs châteaux se sont assuré d'amples réserves et des serviteurs zélés pour rabattre le gibier. Ils ne courent pas le risque de manquer. Mais la manière dont Sade réitère son triomphe et remplace les objets de sa jouissance l'avertit aussi de son sort, de la rapidité avec laquelle le vide un instant causé par sa mort sera compté. La nature marâtre qu'il voudrait contrer le nargue au plus extrême de sa révolte et de la fureur criminelle.

La puissance de destruction naturelle et les forces régénératrices de la vie annulent tous ses efforts. La colère du révolté demeure impuissante – et il le sait – à s'arroger la place de Dieu, il n'obtient qu'un triomphe ponctuel, menacé, dérisoire. Ses plus grands crimes se limitent, dit-il, à « transformer quelques jeunes beautés en mottes de terre ». C'est le soleil qu'il voudrait faire éclater et il ne le peut.

Alors que Fourier, pour signifier l'urgence de la métamorphose sociale, imagine à la fin une action en boomerang des arômes délétères que notre désordre distribue dans le cosmos et qui, « au terme d'un délai fatal », feront exploser le globe, Sade, solitaire, ne sait pas rêver ce qui satisferait son exigence absolue. Il ne réussit pas même à détruire les illusions ni à décourager la vertu. Quand il l'affronte, hors des laboratoires du crime, des châteaux fantastiques où il se protégeait, elle résiste.

Croyant perdu en effet le manuscrit des *120 Journées*, Sade reprend sa démonstration par d'autres voies. Il donne à l'erreur



le visage de Justine et ce n'est pas un hasard, sans doute, s'il l'imagine plus belle que tous les réprouvés et que l'intelligente Juliette sa sœur.

Or, à travers trois ouvrages successifs il n'en vient pas à bout. Ni les malheurs réitérés, ni les lumières de l'esprit libertin n'entament la conviction de cette gracieuse personne, aussi obstinée qu'obtuse. Seuls la foudre et l'éclair d'une lumière naturelle, en annihilant Justine, l'éblouissent enfin, peut-être d'une mortelle vérité.

Cette fin toutefois signifie l'échec de la pédagogie sadienne : la nature seule peut vaincre Justine. Vivante, elle offense le libertin qui ne peut la détromper et doit constater avec elle que la peur et la mort ne sont pas les seuls maîtres.

Sade n'avait donc pas tout dit dans *Les 120 Journées*. La victime ici défie ses bourreaux, par son courage et par ses raisons, car Justine n'est plus réduite aux seuls cris de la douleur ou du plaisir. Elle parle, elle oppose ses arguments à ceux du libertin. Et certes, il se donne beau jeu de la contredire et l'opposer, avec humour, à elle-même. Justine par exemple ment pour sauver celui que l'on veut assassiner et le libertin lui rappelle que la morale interdit le mensonge. Mais il peut bien se réjouir de l'embarras ridicule de Justine et railler à travers elle la loi ; Justine est trop bête pour répondre. Elle contourne néanmoins la loi abstraite – elle agit selon son cœur ou sa conscience.

Avec cette belle jeune femme, Sade s'oppose à lui-même le mystère de la vertu : Justine peut être maltraitée, méprisée, violée, trompée, elle peut mourir, l'énigme subsiste.

Le cynisme qui, dans *Les 120 Journées*, faisait feu de tout bois est dans ce long récit tenu quelque part en échec. Justine est une image des contradictions de Sade, de ce qu'il n'a pas entièrement tué en lui. Il ne peut devenir absolument méchant, absolument



ignoble, ni convertir les hommes ni lui-même en de simples corps excepté dans la mort, mais elle ne prouve rien de la vie.

Et quand même Sade construit le système de mort, le système des corps, ce qu'il obtient par la combinaison des parties dépasse le morcellement et le corps.

La jouissance désirée, éprouvée, naît bien du corps et diffuse massivement en lui, mais son éblouissant éclair n'est pas du corps. Le libertin prétend tout dévoiler, tout expliquer, mais il y a quelque chose, l'essentiel, qu'il ne peut dire, ce qui dans *Les 120 Journées* troue le récit des historiennes et se passe secrètement dans le cachot le plus profond, le plus reculé du château, entre le libertin et sa victime de choix.

Reste à voir comment se constitue le système et ce qui lui échappe, quel sujet émerge de l'inéchangeable, de l'incommunicable et des plus sombres affects.

L'ATTRACTION PASSIONNÉE EN RÉPONSE AU CORPS INCURABLE...

On peut d'ores et déjà constater que Sade ne referme pas totalement sur elle-même l'ontologie matérialiste qu'il tente de constituer pour achever la critique du XVIII^e siècle. Il ne réussit pas à rabattre le sujet sur le corps ni par conséquent à se soumettre au système des choses et des causes matérielles. Démoniaque ou non, la réalité humaine ne se laisse pas réduire à ses conditions d'émergence.

Sade préfigure le savant moderne, étranger au monde qu'il explore et qu'il explique mais qui, ayant posé l'être extérieur comme seul milieu universel, demeure sans recours et risque toujours d'englober le sujet dans le système des objets.

Puisqu'on ne peut revenir à la double ontologie du xviii^e siècle, à la séparation des idées transcendantes et du corps, la situation semblait fermée quand Fourier « l'illitéré » traça naïvement sa voie en marge des pensées de son temps.

D'entrée de jeu, il s'élève à la fois contre les simplifications de la science et contre l'ontologie classique. À l'alternative : suspendre le sujet à quelque transcendance ou le river au corps, à la matière et dénier toutes les questions originales qu'il soulève, il oppose une réinsertion de l'homme à la nature qui ne le ravale pas, qui rattache au contraire le devenir des choses au juste essor du mouvement social.

« L'attraction passionnelle est le type et le modèle de tous les autres mouvements » dit-il, et cette affirmation abrupte suppose une théorie de la connaissance doublement neuve, puisqu'elle réfère le savoir au mouvement des passions en société, qu'elle fonde autrement dit la raison en ce qu'elle n'est pas (la folie ou du moins l'irrationnel des affects) et la fait naître non plus d'un sujet immédiatement universel mais d'une communauté en devenir.

Le corps, dans cette vision, ne détermine plus, il est la métaphore de l'âme – de la réalité passionnelle – et non la cause. Fourier pourtant ne posséda pas d'emblée les moyens de sa découverte. De l'analogie universelle, c'est-à-dire du jeu de miroirs selon lequel on passe d'un niveau de l'être à l'autre, il s'élève au savoir qui vaut pour tous, au modèle transcendant, à la justice mathématique indépendante de Dieu même et qui commande néanmoins le devenir.

Il lui fallut traverser l'œuvre de Sade et, avec elle, l'énigme des singularités passionnelles incalculables, pour remettre à leur place les idéalités mathématiques et comprendre que l'on ne peut à la fois poser l'autonomie des sciences, des idées et les inscrire de toute éternité dans les choses (sans admettre une intervention divine).

L'attaque résolue de Sade contre toute transcendance le réveilla de son sommeil dogmatique et de l'adhésion à des traditions antérieures aux pensées qu'il voulait abattre. De cette erreur, de cet anachronisme où il puisa d'abord la force d'avancer, il passe à la pensée d'une historicité qui exclut tout commencement absolu et la connaissance entière du devenir.

Grâce à l'ennemi qui l'oblige à dépasser la pensée théologique, le néoplatonisme tout d'abord maintenu, il franchit le positivisme de son temps sans régresser, en allant au contraire de l'avant, jusqu'à nous.

Mais pour dégager ce qu'il ébauche contre Sade, encore faut-il reconnaître la fécondité paradoxale de l'ascèse négative.

Or il est étrange que, fasciné par l'œuvre de Sade, on n'ait jamais révélé son importance philosophique. Le pervers se situe évidemment au large du développement universitaire. Il manifeste une folie si entière que l'on ne voit pas sa pertinence et la puissance de ses attaques, les coups décisifs qu'il porte non seulement à la pensée théologique, mais à la philosophie des Lumières. Alors qu'elle rayonnait bien au-delà des frontières vers tout le monde pensant, Sade bat en brèche les présupposés rationalistes et naturistes. Il réalise la seule mise entre parenthèses qui importe, non pas celle, vaine et inutile, le « doute ridicule » de Descartes, écrit Fourier, qui prétend ébranler le plus assuré, l'existence sensible du sujet, mais à l'inverse, celle qui rejette les illusions, les idées, les sentiments trompeurs, pour tout fonder, et la critique, et le nouveau monde, la société et l'ordre systématique sur le seul noyau certain – libidinal.

Dans le monde des corps, il ne reste dès lors plus rien que l'appétit de jouissance et d'une jouissance solitaire, inéchangeable. Mais, du vide et de la peur, de l'horreur même, Sade crée un composé redoutable d'où renaître et reconstituer son être.

Il est surprenant que l'on n'ait jamais vu et dit clairement que l'œuvre de Sade recèle une philosophie politique, que les horreurs rêvées pourraient éclairer les horreurs réelles et que cette littérature, comme je l'ai dit au début de cet article, permet de comprendre peut-être ce qui, dans la réalité historique, relève du vide, de la solitude, d'une angoisse et d'une révolte analogues.

Raymond Queneau cependant nota que les rêves de Sade étaient déshonorés par ce qui, dans le réel historique, leur fait écho.

C'était attribuer à l'auteur la responsabilité de ce qu'il voulut sans doute à la fois exprimer et conjurer, et néanmoins marquer un étrange paradoxe : à savoir que ces récits, ces romans à thèse s'il en fut jamais, ont des répondants réels.

Pasolini fut le seul, semble-t-il, à dire ce rapport. Mettant en images *Les 120 Journées* dans le film *Salò*, il accomplit un degré de plus vers la représentation visuelle de la vie intérieure réalisée par Sade. Il donne sur l'écran une présence perceptible aux phantasmes de Sade et par là à ses angoisses, à ses inclinations, aux possibles affectifs qu'il explora. Alors que l'on ne saisit jamais les remous intérieurs aussi nettement que les objets de la perception, ces images, réelles sur l'écran, se font presque insoutenables. La transposition de l'art ne suffit plus à maintenir la distance entre l'imaginaire et le réel. Mais à cet effet – insupportable – que visait Pasolini et qu'il marqua résolument : en habillant les libertins de la livrée fasciste, il se réfère explicitement à la réalité historique. Le symbole est assez clair pour imposer au spectateur le rapport établi.

La situation fantastique créée par les libertins pour se protéger et tenir les victimes à leur merci, sans aucun recours ni communication possibles avec l'extérieur, aucun moyen de dire leur souffrance ou de faire connaître leur sort, les forêts, les rochers infranchissables, les fossés, les hauts murs des châteaux, jouent le même rôle que l'espace d'isolement, les barbelés, les chiens, les miradors des camps nazis.

Cela dit, Pasolini suit fidèlement les phantasmes de Sade ; leur donnant au cinéma une réalité hallucinatoire il ne les rend pas seulement insoutenables, comme le réel qui pourrait leur correspondre, mais il affaiblit l'effort de prospection de Sade. Certes, les phantasmes, les métaphores sont les premiers moments d'une métamorphose et ils font intervenir quelque chose qui n'est pas le sujet. Le rêve le plus fou requiert des souvenirs du monde.

Mais à fixer les images sur l'écran, on arrête le mouvement d'exploration au lieu de le relancer et de le poursuivre. La figuration de soi perd une dimension essentielle, l'intentionnalité affective qui la sous-tend et qui la déborde, qui détermine et traverse les images. Sade n'aurait pas tant de force sans doute s'il ne s'était enclos, liant sa perversité à la volonté tragique d'un changement de perspectives, de philosophie, à une transformation du monde. Mais la jouissance « philosophique » reste déchirée et la volonté de connaître la nuit, de se faire toujours plus conscient du mal, est aussi le désir de l'exorciser.

Il faut donc revenir à la création littéraire, voir de l'intérieur comment la passion et la volonté engendrent les protagonistes du rêve, les modulations de la férocité, et des oppositions d'intensité qui différencient les créatures imaginaires, pour établir quelque rapport que ce soit avec le réel, pour reconnaître la portée, la valeur de vérité d'une telle exploration et figuration, la puissance mystérieuse de l'expression.

FOURIER CONTRE SADE

L'expression littéraire sollicite du lecteur une complicité d'autant plus intense qu'elle adhère plus fidèlement à l'intention affective qui la précède et qui la déborde. Elle ne peut toutefois préciser la poussée fluente sans la fixer, sans prêter au dynamisme ambigu un être univoque. Le récit fictif ou le phantasme sont des interprétations. Ils donnent un sens, une orientation et une signification aux visées errantes. Et l'œuvre de Sade, entre toutes, nous offre à reprendre, tente de nous imposer un tel parti pris. Mais la représentation, entée sur le mouvement passionnel, en garde toujours quelque tremblé. Ce que l'auteur extrait, ce qui paraît au jour ne saurait épuiser les ressources obscures ni englober la totalité latente. C'est pourquoi le libertin raisonne les rêves cruels dont il se délecte. Non qu'il soit dupe des idées. Loin de là, il les manie, il les combine ironiquement : avec un humour noir il double le coup de force des images et sa pensée porte aux limites la « violence de l'interprétation ». Il s'agit moins de justifier ses goûts que de les prescrire et de prévenir d'autres affleurements du désir. L'acharnement rationnel est à la mesure de l'ambivalence affective qu'il oblitère. En prise sur un choix antérieur, la systématisation ne laisse plus rien venir d'imprévu. Elle ferme le théâtre intime où le même scénario, indéfiniment répété, s'intensifie et s'aggrave. Car le flux affectif, drainé en une seule voie, creuse d'autant plus profondément son lit que toutes les issues sont barrées. Sade, dit Fourier, « engorge » le mouvement passionnel.

L'utopiste comprend qu'il ne doit pas s'attaquer aux raisons mais au choix principal, qu'il ne peut contrecarrer le système du mal, ni organiser contre lui les « pluriels de charme » sans rapporter les multiples liens espérés aux élans divers, voire aux conflits et à l'inconstance individuelle. Autrement dit, que les rapports aux choses et à autrui, au monde naturel et au monde

humain impliquent un rapport à soi, une libre mobilité que la passion exclusive et ses justifications ont bloqué. Il ne faut donc pas chercher la faille des raisons et du vouloir démoniaque, ni pointer le défaut de l'armure défensive, mais délivrer les poussées natives qui la feront éclater. Que le discours en effet soit rigoureux et bien lié ou contradictoire et lacunaire, l'explication est plus profonde, préalable aux raisons et au système.

Fourier s'efforce de montrer contre Sade que les manies ou perversions attestent la diversité et la variabilité du mouvement passionnel et, partant, son pouvoir de métamorphose et de renouveau. Fidèle aux extrêmes singuliers du désir, il entend non les canaliser en une seule direction, mais frayer à chacun son passage. D'où la méthode à la fois naïve et concertée. À la revue systématique de Sade, à la classification des seules manies cruelles (dans *Les 120 Journées* notamment) il n'oppose pas d'autres calculs (les innombrables combinaisons de son propre système) mais des observations exemplaires (dans *Le Nouveau Monde amoureux*). Il montre sur pièce, par l'analyse de quelques manies (les siennes ou celles d'autrui) que, si le rapport au monde suppose un certain rapport à soi, la réciproque est vraie et qu'il n'y a pas de vécu singulier qui n'implique, positivement ou négativement, le monde naturel et social, les choses et autrui. Que les particularités rares apparaissent directement, à l'occasion d'une rencontre, ou exigent une analyse qui décèle sous leur contenu manifeste un sens caché, il n'y a pas de réalisation individuelle sans détour par l'autre, pas de vérité subjective qui ne comporte une certaine adhésion et un certain retrait. Or, la combinatoire mathématique et celle des chaînes symboliques convenues ne sauraient atteindre le rapport singulier, contingent, entre l'orientation affective et le monde, ni prévoir ou régler d'avance son devenir. Le composé originel ou les combinaisons subséquentes ne peuvent être déduits des enchaînements antérieurs établis, ni de leurs développements

logiques. Fourier remet en cause sa propre théorie sérielle de même que la systématisation démoniaque. Mais il ne renonce pas au langage ni aux raisons. Il tend au contraire à prouver que les aléas de l'histoire (individuelle et collective) et les efforts de l'expression concourent à l'émergence d'imprévisibles nouveautés.

Il attaque son adversaire en allant plus loin que lui sur la même voie. Par un coup de génie, il affirme que les écarts, minimes ou grandioses, ne peuvent être référés au passé, à la syntaxe, ni même aux symboles ou aux signes définis, car ils requièrent une recréation du langage et de la vie.

Le libertaire utopique intègre et dépasse la « vérité » du libertin pervers puisqu'il justifie le retrait subjectif, la qualité particulière, inéchangeable de l'émotion individuelle et sa valeur fondatrice, tout en rattachant sa réalisation éventuelle aux liens inédits qu'elle suscite et dont elle naît.

MATHÉMATIQUE PASSIONNELLE DE L'INFINI

Il n'y a donc pas de justice ni de justesse mathématique écrites d'avance, en fait ni en droit, qui puissent relier et harmoniser les écarts. Obstiné, Fourier maintient que les accords et les discords exceptionnels relèveront des « calculs les plus transcendants », mais il ne précise pas lesquels et pour cause : ces calculs ne seraient pas seulement les plus élevés, les plus difficiles, ils devraient exprimer « la transcendance passionnelle », le mouvement qui jette le sentant hors de soi et constitue toute réalité individuelle comme une exception ou, dit-il très bien, « un ambigu, un mixte, une transition ». Ne possédant pas un langage scientifique adéquat aux histoires singulières composées et surcomposées, l'utopiste rêve d'une topologie inconnue et, nonobstant, poursuit et note ses analyses selon le langage naturel. Il signifie du moins clairement que la passion exclusive qui sous-tend l'œuvre de Sade n'est pas

une libération, la levée de tous les freins, mais une aliénation délibérée. Pour briser les autres subjectivités, les diverses intentions passionnelles qui fonderaient les individualités distinctes, Sade rompt ses propres mouvements, il dénie la complexité changeante des poussées en instance d'être. La volonté implacable tend à préserver la domination, voire l'invulnérabilité, mais comme toute autre ascèse elle frustre le pervers des variantes du désir. Il se mutile de ce dont il prive autrui. Il bâtit sa prison plus sûrement que celle de ses victimes imaginaires.

« Celui qui fait d'un autre homme son esclave est au fond de lui-même et en vérité plus esclave que lui. » Ce jugement de Fichte, Fourier le fait sien, tout en gardant le pas gagné, l'acquis de la révolte. Il ne croit pas que la justice sociale ni la liberté individuelle puissent découler de la pure activité d'un sujet universel ni des lois éternelles qu'il contemple et qu'il édicte, et qui limitent le pouvoir créateur de Dieu, des passions en société, de la vie.

Il a toujours affirmé (dès son premier livre) que l'étude des attractions passionnelles relève du métaphysicien, non du géomètre car elles passent la Raison.

« Dieu, Feu, nature, passion » n'est pas irrationnel dit-il, mais « hyperrationnel ». Il a donc pu astreindre sa création à la justice et charger le réformateur initié de réinstaurer, dans le monde social dévoyé, l'emprise des nombres et des figures exactes, inscrites de toute éternité dans les choses humaines et naturelles.

Mais affronté au système de Sade et à ses propres manies, Fourier perd le bénéfice de la projection en Dieu de son désir et les garanties idéales qu'il s'était données. Faisant passer les exceptions des marges au centre, « chevilles » de la charpente d'Harmonie, « jointures » dit-il, liant de la construction pensée, il leur donne un rôle décisif, « pivotal » et constate néanmoins qu'elles ne peuvent être calculées régulièrement. Il renonce à ses repères et au langage exact de l'Harmonie universelle – et pourquoi ? Pour dire enfin

le sensible et son originalité, la valeur créatrice des attractions locales, transitoires. Il prétendait au départ « calculer les destinées de tous les globes et de leurs habitants », il s'applique à la fin à déceler les voies singulières du destin. Des déductions logiques, censées conduire du tout aux parties, ou inversement de l'infime détail à l'univers, il passe à l'énigme des rencontres dont surgit une réalité latente, de même que des silex frottés jaillit la flamme enclose, soudain éblouissante, efficace. La jonction dès lors se fait essentielle, plus importante que les éléments distincts puisque non seulement elle les transforme mais qu'elle crée du nouveau, ce que chacun recelait en puissance et ne pouvait produire à part, l'imprévu espéré.

UTOPIE ET VIOLENCE

L'utopie en péril tire du système adverse un nouvel élan, la justification du rêve qui transformerait tous les heurts en bonheurs. Il ne s'agit pas de nier les conflits, la division, « les discords » ni même la discorde, dit Fourier, mais de les utiliser et de les intégrer au devenir et à l'invention sociale. Aussi bien le retrait n'est-il jamais que relatif ; puisqu'il se manifeste à partir de ce dont il se sépare, il ne prétend pas à l'absolu sans mauvaise foi. Et ce n'est pas encore assez dire. La rupture atteint en retour celui qui l'opère. Si les passions en effet et leurs nuances exceptionnelles naissent les unes par les autres et se transmettent réciproquement l'essor, il n'y a pas de repli sans réduction.

Quant à la violence criminelle de Sade, en rompant toute attraction, elle tend à détruire le lien social – ce qui fonde la vie humaine ; elle conduit à leur perte l'individu et l'espèce, non pas il est vrai sans attendus et sans délais, mais c'est là précisément qu'elle se fait redoutable. Alors que l'acte criminel spontané, si néfaste soit-il, ne menace pas habituellement la

société ni l'avenir, l'œuvre de Sade doit sa longue portée aux réflexions et aux significations secondaires dont il soutient la cruauté. Combinant la passion, la volonté et la raison, il ne s'abîme pas immédiatement dans les pires excès, il les ordonne. Pour les explorer et en prolonger la jouissance, il invente ce que personne n'avait jamais imaginé avant lui, les moyens de *payer le mal à tempérament*. Il bâtit un système capable de se perpétuer et dont le dynamisme comporte un potentiel de mort que Sade lui-même n'osa pas espérer. « C'est le soleil que je voudrais faire éclater, disait-il, et cela je ne le puis. » Or la systématique inventée se révèle capable de réaliser le désir impossible, de faire exploser les soleils maléfiques. Plus question alors d'éteindre le brûlot des crimes imaginaires ou de désamorcer le discours explosif en déclarant : ce n'est que littérature. Une telle critique se fait elle-même dérisoire en regard de l'œuvre visée. Ignorant les pouvoirs exorbitants de l'expression littéraire, philosophique, scientifique, elle dénie ensemble les enracinements et l'influence réels du système. Or, pour avoir quelque chance de renverser la vapeur de la machine infernale désormais en marche, il faut en dénuder les rouages et les procédés et lui opposer, sinon un autre système, du moins une forme de résistance clairement pensée et organisée ; il ne suffit pas de montrer que l'autre, le monde et autrui ne constituent pas seulement des menaces, ce qui limite et détruit l'individu, mais ce qui l'accroît et l'exalte, il faut encore recréer, contre l'expression démoniaque et le langage de la mort, celui de la vie.

S'il est vrai toutefois que les singularités émergent de la vie communicative, on peut en inférer qu'elles ne seront pas étrangères aux moyens de communication élaborés, que l'expression au sens le plus général, et le langage notamment, donneront forme et sens aux particularités latentes, encore irréelles, inimaginées. Fourier conçoit une politique d'un libéralisme sans pareil, mais

en a-t-il prévu ou du moins esquissé les moyens ? Apercevant au terme de sa recherche que sa théorie est, non pas inachevée, mais inachevable, il nous invite sans doute à continuer le combat ; mais pour savoir comment, il faut décrypter les articulations du système, en mesurer l'emprise et préciser par là même l'enjeu de la révolte, de la pensée libertaires.

Sade croit ancrer son dire en deçà de l'histoire, sur la nature et les passions. Or, il combine sa perversion et la crise métaphysique ; et l'émotion singulière tient de cette collusion une portée qui passe celle de l'individu, qui franchit le lieu et le temps même où il sévit.

Sade pousse aux limites la critique du XVIII^e siècle, il accomplit le déicide parce qu'il reprend à son compte et transforme passionnément le retrait subjectif qui, avec Descartes, ouvrait les temps modernes.

La mise entre parenthèses, la déprise philosophique contenait en puissance la démystification de l'ordre théologique, puisque pour la première fois le sage ne se situait plus à l'intérieur du monde et cessait de penser les choses naturelles et humaines selon l'analogie et l'organisation hiérarchique où chaque être, en son lieu, participait à la gloire de Dieu, à l'unité qui le dépassait et l'intégrait.

Le philosophe et le savant posent désormais le monde à distance, ils peuvent l'objectiver, penser les choses selon les rapports intelligibles librement constitués. Et il devient visible avec Sade que la subjectivité primordiale ouvre deux voies, celle de Descartes qui se découvre comme sujet universel, accordé au divin et à l'ordre intelligible et celle de l'existant singulier qui revendique sa contingence et son arbitraire. Or, la première position était intenable, puisque le retrait cartésien met à distance le monde intelligible tout aussi sûrement que le sensible. Elle ne pouvait durer plus longtemps que les preuves de l'existence de Dieu ou des idéalités transcendentes. La critique de Kant fait

en effet basculer les anciennes certitudes, et trouve aussitôt la parade : l'homme abandonné pense selon les *a priori* de la Raison, il agit – ou devrait agir – selon la loi universelle, c'est-à-dire qu'il se fait lui-même Dieu, dans un domaine restreint il est vrai, celui de l'expérience sensible et du temps de la vie. Le philosophe préserve les certitudes en limitant le savoir aux phénomènes, le noumène, la chose en soi, restant à jamais mystérieuse. Quant à la morale, elle ne subsiste, impérative, qu'au prix d'une rupture sans exemple, entre le sensible et l'intelligible.

Alors que, selon la tradition platonicienne, l'homme s'élève du sensible aux idées, de l'amour des beaux corps à celui des belles âmes et du bien idéal, de sorte que le sensible, banni au terme, fournit néanmoins la force d'ascension, et que pour la pensée chrétienne la vertu non seulement émerge du sentiment mais le perpétue, transmue l'amour en charité, la philosophie critique coupe l'élan de la terre au ciel, elle interrompt toute transmission du sentiment. Au lieu de l'ascension-renoncement d'un sujet solitaire à qui l'autre, les rencontres et sa propre existence servent de tremplin, ou de la fête éternelle dans l'au-delà des corps et des âmes, de la communion des hommes, une loi universelle que seul le respect – une forme supérieure, intelligible, du désir – relie au vivant, à l'existant singulier qu'elle oblige. Le sujet paie son autonomie d'une scission. Il soutient sans être un bien dont il est responsable, qui dépend de sa bonne volonté. D'où suit que le mauvais vouloir crée de l'irréparable ; ce que Sade précisément entend démontrer, à savoir qu'il n'y a pas de Bien idéal, d'Être suprême, que le crime ne puisse détruire, annihiler.

Et son orgueil négatif se révèle plus radical que le positif. La bonne volonté suppose en effet la liberté, le pouvoir de se décider selon l'intelligible, sans autre appui mondain ou transcendant.

Mais le philosophe doit bien reconnaître que la liberté supposée n'est jamais si entière qu'il ne doive postuler, outre sa possibilité,

celle d'une progression indéfinie, c'est-à-dire l'immortalité et, finalement (pour accomplir la perfection, inaccessible en ce monde, une liberté qui se confond avec la béatitude et le souverain Bien), l'existence de Dieu dont la puissance peut seule réaliser l'union de la vertu et du Bonheur.

La métaphysique et la religion font ainsi retour ; conséquences, il est vrai et non plus origines, elles procèdent de l'exigence rationnelle. Moins sûre d'elle-même, cependant, que ne l'étaient l'exigence et la projection du désir, elle ne recrée qu'un pâle reflet des certitudes et des croyances du passé, un fantôme que le souffle du mal et de l'audacieux qui osa le penser, balaie. Sade dénie la liberté sur laquelle repose la nouvelle morale. « Des vertus, on ne s'en fait pas, écrit-il à sa femme, et on n'est pas plus le maître d'adopter dans ces choses-là tel ou tel goût, qu'on est le maître de devenir droit quand on est né tortu. » Ou encore : « Je respecte les goûts, les fantaisies ; quelque baroques qu'elles soient, je les trouve toutes respectables et parce qu'on n'est pas le maître, et parce que la plus singulière et la plus bizarre de toutes, bien analysée, retombe toujours à un principe de délicatesse. » En lieu et place de la liberté abstraite c'est ici un libéralisme effectif, un respect de plus haut goût que celui de la loi, car il s'adresse à l'existant réel et singulier, et indique par là-même une autre voie.

Conséquent, Sade apprécie et sa conduite et sa méthode. C'est le libertinage qui brise « les hochets de l'enfance », les théories immatures du monde et de la vie que l'esprit de sérieux perpétue et que les philosophes justifient, étrangement. « C'est lui qui allume le flambeau de la raison », qui donne de l'énergie à l'homme et la seule liberté possible, celle de refuser les leurres, les préjugés, les conventions, la force de voir et de révéler l'envers caché, l'autre face de la loi, la vérité qu'elle oblitère, le désir de jouir, seule exigence que l'on ait à connaître et seul impératif universel.

Le bonheur, a-t-on dit, est une idée nouvelle mais, descendue du ciel sur la Terre, sécularisée, elle est aussi vague et fantastique que les rêves du passé. Le plaisir par contre est une idée d'immense effet, d'où suit un bouleversement total des principes de l'action et du savoir. Quand la jouissance sensible cesse d'être un moyen pour s'élever au Beau, au Juste et au Bien – ce qui doit être réprimé, dépassé ou sublimé – pour devenir la seule fin, il n'y a plus de morale traditionnelle religieuse ou critique. Seule affaire sérieuse de la vie, le plaisir requiert néanmoins autant de zèle que la vertu.

Le divin marquis n'est certes pas futile. Pas question avec lui de s'abandonner à l'heure et au moment, de saisir le plaisir qui passe sans chercher au-delà, il faut conquérir sans trêve, indissolublement, l'être et la jouissance.

D'une inclination partielle, partielle, Sade prétend tirer une vérité absolue, valable pour tous et pour tous les temps. « Tel les civilisés, dit Fourier, qui voudraient généraliser leurs goûts dominants. » Mais Sade s'en donne les moyens, il raisonne, il construit et nous offre l'exemple type d'une systématisation délirante et peut-être de toute pensée unitaire. En effet, comme toute autre philosophie totalitaire, il appuie sa construction sur la certitude d'avoir atteint le principe général de l'être (une idée, un sentiment, une chose, une force matérielle) que la systématisation porte à l'absolu. Or, s'il en est ainsi, nous sommes intéressés à comprendre ses procédés car ils en éclaireront d'autres.

SADE ET LA CONSTRUCTION TOTALITAIRE

Le paradoxe, avec Sade, c'est que le point de départ de la construction totalitaire est une émotion voluptueuse, singulière, bien plus, posée comme inéchangeable, incommunicable. Mais c'est précisément par là qu'il est original. Il ne parle pas d'une conscience qui pose à distance ses sensations et ses sentiments,

mais d'un sujet réel, affecté, lié au corps. D'où une nouvelle façon de penser, de fonder le savoir et l'éthique. Non content, à l'extrême du retrait, de se mettre à distance de son propre fonctionnement logique et de défier, par sa seule existence consciente, toute autorité divine ou diabolique, Sade se fait lui-même le malin génie, celui qui fausse les idées et les rapports intelligibles pour les faire servir à sa fantaisie, qui incline les raisons selon son désir et va tout plier à son arbitraire : le savoir, la morale, l'organisation sociale – ou du moins le tenter. Il est remarquable que, pour ce faire, il n'ait pas à bouleverser le langage mathématique ou naturel, ni les institutions établies. Il les trouve prêts à ordonner et perpétrer le crime. Maître du langage comme de lui-même, il intègre les mots obscènes dans les phrases bien construites, sans modifier la syntaxe et il utilise l'institution et la division sociales pour se fournir indéfiniment et impunément en victimes. D'où le soupçon que le beau langage et les beaux principes sont des masques, davantage, les moyens de la volonté de puissance et de l'injustice enfin dévoilées, orgueilleusement avouées.

La peste que Freud se vanta plus tard d'apporter au nouveau monde, l'œuvre de Sade la recèle à coup sûr plus gravement, puisqu'il supprime le recours à la raison que Freud a toujours maintenu. Là où était le ça, le je doit advenir, dira-t-il. Mais si l'on craint de ne découvrir que des horreurs au niveau du ça, le sujet se fera naturellement aussi répressif que l'impératif catégorique ou aussi atroce que le libertin. Il est certain que c'est une des raisons de la suspicion dans laquelle on a tenu l'œuvre de Freud. Il est moins surprenant que l'on ait mis Sade, le plus audacieux des iconoclastes, et ses écrits, au secret.

Défense maladroite toutefois car leur virulence s'en accroît. Sade se rassasie en prison d'images plus atroces qu'il n'eût fait en liberté et son message, interdit, en gagna plus de prix. Il stigmatise d'ailleurs lui-même la sottise et l'impuissance de ses ennemis. « Vous avez

imaginé faire merveille, écrit-il, en me réduisant à l'abstinence atroce sur le péché de chair. Et bien, vous vous êtes trompés, vous avez échauffé ma tête, vous m'avez fait former des fantômes qu'il faudra que je réalise. » Sade connaît la force poétique de ses rêves et leur pouvoir de réalisation. Quand on fait trop bouillir le pot, dit-il, vous savez bien qu'il faut qu'il verse. Et il indique le remède, au lieu de l'enfermer avec « des anthropophages, je l'aurais clôturé avec des filles, je lui en aurais fourni en si grand nombre que le diable m'emporte si, depuis sept ans qu'il est là, l'huile de la lampe n'était pas consumée ». Il se moque, bien sûr, en disant qu'au milieu d'un sérail, il serait devenu « l'ami des femmes », qu'il « aurait ressenti que rien n'est plus beau et plus grand que le sexe », mais il dit aussi la vérité en raillant. « Il y a mille occasions où il faut tolérer un mal pour détruire un vice » – « quand on a un cheval trop fougueux, on le galope dans les terres, on ne l'enferme pas à l'écurie... » « Par là, vous l'auriez mis dans la bonne voie, dans ce qu'on appelle le sentier de l'honneur. Plus de ces subterfuges philosophiques, de ces recherches désavouées par la nature (comme si la nature se mêlait de tout ça), de ces écarts dangereux d'une imagination trop ardente qui, courant après le bonheur sans jamais le trouver à rien, finissent par mettre des chimères à la place de la réalité et de malhonnêtes détours à celle d'une honnête jouissance. » C'est assez dire que la jouissance, honnête ou non, n'est pas seule en jeu, mais bien plutôt ce que Fourier nomme « l'inquiétude perpétuelle des hommes », d'autant plus terrifiante qu'elle est plus étroitement réprimée et agit par détour, « en action récurrente ».

Et, en effet, si maintenant accessible à tous, Sade peut être dit « notre prochain », c'est que son influence longtemps souterraine, parfois indirecte, hors des circuits officiels, fut néanmoins profonde. Parce qu'il eut prescience du monde à venir, parce qu'il dévoila les racines d'une autre pensée et systématisa la jonction inédite du savoir et du sentir, il a marqué

pour toujours la culture qui le rejetait. Pervers, délirant, il fut le premier à comprendre les conséquences de la perte du fondement divin ou idéal de la raison humaine et à tirer les conséquences de l'abandon et de la solitude reconnus. Il détruit résolument la transcendance de Dieu et du monde intelligible que d'autres avaient attaquée et qui s'effritait sans qu'ils aient osé en précipiter ni même en prévoir la chute. Et il renaît du vide sans repère, car il découvre à même la trouée le plein d'une jouissance qui lui rend avec usure la maîtrise. Il ne connut pas sans doute la pensée de Kant mais, averti de la crise où s'édifiait la philosophie critique, il dénie activement tous les compromis possibles : le recours à la conscience morale de la philosophie des Lumières ou aux *a priori* et à l'impératif catégorique.

Aussi certain que le philosophe de l'impossibilité d'assurer le savoir ou l'action sur quelque principe extérieur transcendant, il refuse de se porter garant des illusions perdues et de substituer à Dieu et à ses commandements la Raison universelle, non moins imaginaire, et sa loi, pareillement mystérieuse et intransigeante. Quand les philosophes entérinent la débâcle des idées sans en admettre les conséquences, Sade prend sauvagement en charge la déréliction avec la liberté : il rebâtit tout sur ses émotions et son existence singulières. Et la fureur de son emportement est telle qu'il dénie la transcendance du sensible comme celle de Dieu ou des idées et s'enferme dans un labyrinthe sans issue.

Au carrefour des traditions, à l'orée du monde moderne, il dresse le tableau et le modèle de tous les systèmes totalitaires ultérieurs. Ce que l'on ne saurait toutefois prouver et non plus combattre sans connaître les tenants et les aboutissants, sans mettre à nu la source et les rouages d'une construction entre toutes redoutable.

SADE ET L'ÉGOÏSME DU PLAISIR

Sade fonde sur le sentir, mais au lieu de s'accroître par là même, virtuellement, de tout le sensible, il accomplit un retrait plus absolu que celui de la conscience séparée. Car il fait tout refluer sur la seule puissance. Le désir de jouir, désir du roué, préoccupé non des objets mais de son plaisir, est désormais l'unique tension, ce qui détermine la volonté et le système du monde, le système des corps.

De ce départ, tout suit, les caractères de l'affect initial et du système. Sade pose le principe : « Parmi toutes les lois de la nature la plus juste, la plus sacrée, l'égoïsme du plaisir. » Puis les conséquences : « Une multitude de lésions sur autrui ne peut se mettre en comparaison avec la plus légère des jouissances achetées par cet assemblage inouï de forfaits. » La jouissance flatte le criminel, « elle est à lui, l'effet du crime ne l'affecte pas, il est hors de lui ». Et derechef : « il n'y a aucune proportion raisonnable entre ce qui nous touche et ce qui touche les autres. Nous sentons l'un physiquement et l'autre n'arrive à nous que moralement, et il n'y a de vrai que les sensations matérielles. »

Péremptoire, le raisonnement repose, semble-t-il, sur des faits : la primauté des sensations matérielles et la séparation radicale des corps si bien enfermés en leur peau que « touchés », ils ne communiquent pas pour autant avec ce qui les touche. On ne connaît donc jamais que ses propres sensations ; sexuels ou non, il n'y a pas de rapports avec l'autre.

Or c'est la communication, une certaine circulation de l'un à l'autre qui pourrait entraîner quelque considération pour autrui : « Pour que je puisse faire de ton existence le même cas que je fais de la mienne il faudrait que je trouvasse dans cette existence étrangère des relations qui s'enchaînaient à moi aussi intimement que mes goûts ou mes passions. » Et Sade interroge :

« Cela est-il ? je dis plus : cela peut-il être ? » La forme de la question l'affecte de nullité.

Le mécréant aperçoit cependant fort bien ce qui pourrait le contredire ; des relations, une étroite dépendance d'une existence à l'autre, tout ce que Fourier exploitera et sur quoi il fondera le lien social et la justice concrète, individuelle, une morale passionnée, une vertu aussi vive et verte que les intentions amoureuses⁵.

Mais Sade est assez fort et exclusif pour courber ce qui le dément et nourrir le projet totalitaire de ses contradictions. Il n'envisage pas seulement au passage ni au hasard « l'enchaînement des existences », c'est d'une telle transmission, indirecte, négative et plus puissante néanmoins que les raisons ou l'épreuve « égoïste » du plaisir, qu'il étaye son système : il n'est pas indifférent à la douleur d'autrui, il en jouit. Or c'est là le constat essentiel, l'expérience déterminante. Ce que le libertin admire, dont il s'étonne et s'indigne : « la méchante nature des hommes dont le premier mouvement est toujours, s'ils veulent bien l'étudier avec soin, une sorte de satisfaction du malheur des autres ».

Et c'est parce qu'il est lui-même « assez barbaquement organisé » pour l'éprouver qu'il en pénètre le sens. Il n'y a pas d'autres motifs, dit-il, « que la jouissance de l'orgueil ou de la plus affreuse curiosité ».

Pas d'autres motifs, mais ceux-là suffisent ; ils expliquent ces « excrables jouissances ». Bien plus, ils éclairent toutes les autres, ils permettent de comprendre ce qui fait leur prix et leur valeur fondatrice. La jouissance marque un triomphe, une réussite. Elle atteste du pouvoir du sujet qui, au lieu de souffrir, de pâtir, jouit de son être et des autres. Elle justifie le despotisme absolu : « Tout ce qui nous entoure, dit Sade, êtres et choses, est fait pour être asservi. » La jouissance en effet ne s'assure jamais mieux d'elle-même qu'en s'opposant à la souffrance, à

5. « La morale ne doit pas être vieille d'une heure » écrit dans le même sens Musil dans *L'Homme sans qualité*, (vol. 2).

l'humiliation de l'autre. D'où la conséquence, vitale cette fois et non plus logique : le libertin ne se contentera pas de jouir du malheur des autres, il s'en fera la cause ; il se créera maître du plaisir, de la souffrance, de l'humiliation et de la mort. Il voulait « jouir philosophiquement », et la jouissance, preuve affective de la maîtrise, est en elle-même philosophique. Il n'aura donc aucune peine à la faire naître froidement du crime, à voir le plaisir sexuel suivre de la cruauté et non seulement la cruauté du désir sexuel, à établir donc un atroce circuit entre la cruauté et le sexe, celui-là n'étant plus qu'un moyen, entre tous désigné il est vrai, la métaphore élue d'une disposition intrinsèque. N'a-t-il pas d'ailleurs noté que « l'homme est naturellement méchant ; il l'est dans le délire de ses passions presque autant que dans leur calme et dans tous les cas les maux de son semblable peuvent devenir d'exécrables jouissances pour lui » ?

UNE AFFREUSE CURIOSITÉ

Ce qui est bien dire que ces atroces jouissances ne procèdent pas de la seule passion, des seuls excès sexuels. De l'orgueil, dit-il, et de la plus affreuse curiosité. À savoir donc si la jouissance du malheur d'autrui n'indique pas une participation, le pressentiment et « l'affreuse curiosité » des périls toujours imminents qui menacent l'existence. Plus soucieux du mal et de la mort que de la vie, Sade ne cherche pas à travers l'émotion d'autrui une variante de ses propres émois, ce qui éveillerait d'autres nuances voluptueuses, mais l'envers atterrant du plaisir. Il torture pour explorer sans dommage ce qu'il redoute, il propose d'horribles souffrances pour conjurer l'angoisse et rester maître de la peur. Il se défend de la pitié qui témoignerait d'une participation, d'une contagion du malheur dont il veut disposer. Mais il est trop lucide pour ne pas voir que le souffrant, l'humilié, est son pareil, une image à venir, fatale, de

lui-même, et qu'il doit se protéger, non seulement du malheur de l'autre mais du sien dont la pitié est la prescience.

La philosophie sensualiste est le premier recours : « Il est toujours possible, affirme Juliette, son émule de choix, de trouver en soi des sensations physiques d'une assez piquante volupté pour éteindre toutes les affections morales dont le choc pourrait être douloureux. »

Et Sade ne craint pas de se contredire quand il cherche tellement de sensations piquantes dans le rêve ; les plaisirs qu'il en tire prouvent que, pour un poète, l'acte peut être différé ou empêché ; ses images ont assez de réalité pour l'étourdir sur « l'atroce abstinence » de la chair, pour « éteindre » la douleur composée, sensuelle et morale de la privation. Mais il passe résolument au-delà des sensations réelles, ou imaginaires, quand il souscrit à son écrasement : « Un autre, plus fort, fera bien de me sacrifier à ses penchants. »

Pour être conséquent, fidèle à ses principes et défier le malheur il se fera apathique, aussi indifférent que la nature qui, à la fin, certainement le brisera. Séparé de l'autre, il s'efforcera de se retirer de lui-même, de ses émois, de son corps. Mais hors d'atteinte, il veut pourtant jouir, tirer plaisir de tout ce qui peut lui advenir. Il vise, ce matérialiste, une jouissance d'esprit indéfectible, une forme de stoïcisme qui en accentue le côté négatif (l'envers de l'unité exhibée) et l'orgueil, qui soutient l'entreprise philosophique, un orgueil capable de tout absorber et de tout remplacer.

Sade prétend imiter la nature abhorrée et la mimer par cela même qui le coupe des choses, d'autrui et de sa propre nature, par ce qui accuse la rupture de son être passionné et de la vie. Et paradoxalement, l'aventure tient par ses contradictions mêmes.

Fort de la jonction entre la sexualité et l'agressivité, le libertin exploite ce profond instinct, il privilégie la composante cruelle

et gagne son autonomie par une froide férocité, non sans courir le risque de perdre la jouissance et d'atteindre la vulnérabilité au prix de ce qu'elle devait perpétuer.

La haine, toutefois, ne cesse pas de marquer le retrait affectif. Scellant l'alliance de la jouissance et de la cruauté, elle préserve le pervers d'un parfait accomplissement philosophique. Elle dévore le rêveur avec ses victimes, mais elle maintient un lien – si négatif soit-il – à la nature, à la société et interdit de ce fait une totale apathie, le saut radical hors de la vie.

Perpétuant un malin équilibre entre affect et froide lucidité, elle détermine l'échec de la vie philosophique et une épouvantable réussite : le libertin emprisonné nargue ses bourreaux, il atteint en rêve ce que Kant ne pouvait espérer qu'en Dieu, l'union de l'ascèse – non pas vertueuse, criminelle – et du bonheur. Il devient littéralement effrayant, celui qui fait à jamais sortir de la paix, qui parle en connaissance de cause du bonheur dans le vice. Aussi bien est-ce là son propos. Il ne lui suffit pas de jouir selon l'heure et l'événement, il veut démontrer que le vice est aussi sûrement heureux et triomphant que la vertu souffrante et bafouée. Et s'y acharne, contre Justine, contre lui-même, soutenu par la nature, dit-il, et par l'histoire dont il dévoile en retour des ressorts cachés et leurs effets manifestes : « Indigence, fourberie, oppression, carnages » dira Fourier, car ces extrêmes divergents se rencontrent dans la critique. L'œuvre de Sade dépasse la pathologie individuelle parce qu'elle comporte un certain savoir (des passions, de l'histoire et du devenir social). L'auteur exagère, il pousse aux limites. Mais il n'y a pas d'expression puissante qui n'ait quelque chose d'énorme, qui ne grossisse pour mieux voir et pour faire voir. Jouant de ses affects et de son esprit comme d'un miroir déformant, Sade change les proportions, et il décèle ce qu'un reflet apparemment plus fidèle ne pourrait ni saisir ni transmettre. Il ne fausse qu'en

portant sa vision et sa perspective à l'absolu. Ne voulant pas savoir que la vérité ne doit jamais « passer certaines limites⁶ », il simplifie, il dénie la complexité mouvante de l'histoire avec celle du désir. Ne voyant que la relation maître-esclave, il réduit le devenir social aux accidents de la domination.

Sensible entre tous à l'effondrement des principes et des certitudes, il porte en pleine lumière les périls d'un changement des temps ; non pas pour s'y opposer : le vice détruit aussi sûrement que la vertu révolutionnaire, mais pour dégager ce qui affleure de la crise, l'inacceptable réel.

« L'homme de lettres assez philosophe pour dire le vrai est cruel par nécessité. Il arrache impitoyablement d'une main les superstitieuses parures dont la sottise embellit la vertu et montre effrontément de l'autre à l'homme ignorant que l'on trompait, le vice au milieu des charmes et des jouissances qui l'entourent et le suivent sans cesse. »

Il peint le crime « toujours triomphant et sublime, toujours content et fortuné et la vertu, comme on le voit, toujours maussade et toujours triste, toujours pédante et malheureuse ». Et pourtant Justine est charmante. Qu'elle ait plus d'esprit et la vertu avec elle pourrait être séduisante, inventive, gaie. On en est bien loin. Justine est ennuyeuse et sa vertu plus monotone que les vices de ses bourreaux.

Il ne peut en aller autrement : « La morale et la religion sont les emblèmes de l'imposture et de la stupidité. » Sade stigmatise le jeu croisé des menteurs et des dupes. Jeu obligé d'ailleurs, puisqu'il s'agit d'asservir le grand nombre, c'est-à-dire la force. Mais une force ignorante d'elle-même et qui veut l'être, qui se soumet aux passions et aux idées d'un maître faute de vivre les siennes – d'en avoir ou de les connaître, dira Fourier.

6. Cf. Samuel Butler, *Nouveaux voyages en Erewhon* : « Il ne faut jamais permettre à la vérité de passer certaines limites. »

Sade pourtant ne lésine pas avec son adversaire, il prête à Justine autant de courage que de beauté, pour mieux dénoncer une lâcheté plus essentielle. Sérieuse et grave comme sont les dupes, Justine supporte les railleries sans le moindre humour. Violée, volée, battue, elle maintient obstinément ses croyances et la vertu toujours démentie. Elle les maintient jusqu'à la mort incluse. Le libertin matérialiste ne se méprend pas sur la puissance des chimères et, s'il attaque Dieu électivement, c'est qu'il a partout réalité dans l'esprit des hommes, mais il vise, au-delà de cet « emblème », toutes les impostures et stupidités corrélatives ; plus, ce dont elles relèvent : « C'est le caractère de la faiblesse de se contenter toujours des chimères. » Il ne nie pas qu'elles soient désirables, mais il interroge : « Le désir d'une chimère est-il la preuve de cette chimère ? » À la débilité des foules qui les adoptent sans contrôle il oppose l'énergie de l'individu passionné et l'héroïsme d'un esprit qui « ne veut pas être consolant », ni consolé, « mais vrai ».

Le vice est sublime, dit-il à bon escient – choisissant les mots propres, car il déplace le sublime de la vertu et de la sainteté au crime et il bâtit une philosophie monstrueuse, un modèle de toutes les aberrations idéologiques.

« Impétueux, colère, extrême en tout, d'un dérèglement d'imagination sur les mœurs qui de la vie n'a eu son pareil, en deux mots me voilà – et encore une fois, tuez-moi ou prenez moi comme cela, car je ne changerai pas », écrit-il de prison à sa femme.

Héros lucide de sa propre cause, il en mesure allègrement les deux pôles, le caractère, l'imagination et leur vigueur réciproque, incompressible. Impénitent, il gagne une immunité plus sûre que celle de l'apathie. Il soutient son être singulier avec un orgueil tel qu'il dissout jusqu'à l'idée du repentir : « Le remords ne prouve pas le crime, dit-il, mais une âme facile à subjuguier. »

Or c'est le sentiment de culpabilité que tous les pouvoirs entretiennent, dont ils forgent même au besoin des simulacres, quand ils ne peuvent plus l'obtenir, parce qu'il légitime et leur imposture et la répression. L'inquisiteur de tous les temps prétend obtenir « l'aveu », et Sade lui-même avoir raison de ses victimes. Du moins n'est-ce pas au nom de leur bonheur ni de leur bien qu'il les soumet à son désir – désir d'être et de savoir.

Le criminel – sublime – se distingue des maîtres imposteurs comme des esclaves trompés, il dénonce leurs emprises redoublées, non sans donner la palme à la religion qui sait allier la grâce à l'expiation, renforcer son autorité en joignant la crainte à l'espoir, et conduire le criminel repentant – Gilles de Rais par exemple – au supplice et au salut éternel, pour l'édification du peuple et la gloire de l'Église.

Encore faut-il que le criminel, ou prétendu tel, et la foule se prêtent au spectacle, que la religion, la morale et le pouvoir aient subjugué les âmes.

La pensée, sublime et sanglante, de Sade, attaque les croyances merveilleuses à la source. Pour les frapper d'inanité, l'indomptable matérialiste dénude ce qu'elles recouvrent et dérobent, la mort irrémédiable : « N'est-il pas évident que l'âme dépende de l'arrangement des parties du corps et de l'ordre selon lequel ces parties concourent à faire leurs fonctions... que la structure organique soit détruite, l'âme l'est aussi. » Il n'y a pas conscience de l'existence « lorsque les organes qui l'en avertissent sont décomposés ». Et loin de s'attacher au composé, de chercher tout ce que peut un corps, il le passe au laminoir de la haine, qui ne laisse pas un morceau de chair vivante ni, partant, de sentiment, de conscience intègres.

LES SUBLIMES COMPOSITIONS AMOUREUSES DE FOURIER

Or c'est là précisément que l'utopiste reprend tout dans son registre. Il compose aussi résolument que Sade décompose. Il va dans le sens de l'amour, dit-il, et de la vie, avec autant de liberté que le pervers dans celui de la haine et de la mort.

Exalté par cette volonté adverse et sa brûlante influence, il retourne le message sans perdre les acquis de sa révolte. Passant du plus commun au plus singulier, il favorise l'exception, et l'unique même, sans l'isoler. Attaché d'abord à développer les pouvoirs les mieux partagés, des sens : « les passions sensitives » dit-il, et des affects : amour, amitié, ambition... il étudie leurs transmissions, des unes aux autres, des individus entre eux, et il arrive au singulier, manies, ambigus, transitions. Il décrypte les liens que le sujet noue par lui-même et pour lui-même, l'imprévu latent qu'il recèle, toutes les flammes encloses jaillies soudain d'une rencontre. Or ce qui paraît alors, les exceptions, n'ont pas appartenu à un tout antérieur, elles n'ont pas leur vérité en quelque idéalité ou quelque forme déjà constituée. Fourier veut cependant leur faire droit, renouveler la loi et non pas simplement passer outre ni la subvertir. Attentif aux traits et aux attraits, il joint les flèches de l'arc du savoir et celles de l'amour, qui blessent pour ouvrir un passage du sujet à ce qu'il n'est pas et reviennent, d'autant plus intensément chargées qu'elles ont pénétré plus profond. À partir du sentiment variable plus ouvert à l'être que les concepts fixes et clos il entend rebâtir la science. Au lieu de réprimer ou d'imposer quelque modèle, de soumettre les « fantaisies » individuelles à celles d'un pervers plus habile et plus puissant, il les incite à forger leur droit et leur expression propres. Préservant le rayonnement de l'interdit, il en propage l'énergique indépendance. Il secoue l'abjecte stupidité qui se laisse fasciner par quelque au-delà fantastique, ou l'éclair fulgurant d'une passion

sûre d'elle-même, qui capte les mouvements incertains et les détourne à son profit.

Sûr que les singularités apparaissent sur fond d'être, à partir de ce dont elles se séparent, il entend les régler les unes par les autres, les réintégrer à la vie communicative dont elles émergent et aux formes nouvelles qu'elles requièrent. S'il ne retrouve pas la belle unité, réelle et pensée, l'Harmonie universelle qu'il avait d'abord postulée, il dégage des harmonies particulières et à partir de ces unités locales, transitoires, des pôles d'attraction, des directions inconnues. Ralliant de proche en proche les exceptions les unes aux autres et aux moyens de communication, au langage et aux formes intelligibles, il opère par elles une percée vers le redoutable interdit. Il porte au jour – ressources ou maléfices – l'inexploré. Plein de tact lorsqu'il s'agit des manies, Fourier décèle leur sens caché sans rien forcer, et réserve ainsi leur mystère, pour une autre avancée, une analyse, peut-être, aux moyens plus élaborés.

Il lui suffit de montrer, en toute exception, un témoin de l'inquiétude perpétuelle et de rapporter cet élan, qui a toujours du mouvement pour aller au-delà, aux inépuisables richesses sociales et naturelles. Aussi bien, les hommes, a-t-il dit, n'ayant « pas d'instincts fixes comme les animaux, mais des facilités illimitées se développant de siècle en siècle », il s'agit, pour assurer leur plein essor, d'approprier la double surabondance du sentant et du sensible, de réintégrer non seulement l'individu aux groupes, mais les passions en société à la nature, sans rien sacrifier de l'originalité essentielle, commune, ni des bizarreries individuelles.

Fourier élargit le champ du désir jusqu'à rendre peut-être à chacun ce qu'il espérait des chimères merveilleuses. Au large du paradis ou de l'enfer, pareillement absolus, il bâtit un autre monde, fondé sur des réussites partielles, quotidiennes, lacunaires et illimitées. Aux sempiternelles manœuvres de l'orgueil, tour

à tour opprimé et oppresseur, il oppose le travail indéfini du désir, une quête de soi, plus difficile peut-être que la domination de l'autre. « Il n'est pas dit que l'on soit un coquin pour avoir de la singularité dans le désir », remarque justement Sade – et Fourier le prouve contre le pervers. Il imagine une justice et une bonté fantaisistes, inventives, une utopie « qui n'eut de la vie sa pareille », à « l'écart absolu ».

Sade par contre ne dévoile le corps que pour rendre la chair à la matière et ravalé l'homme avec les choses, ne plus rien trouver d'aimable ni de respectable. Ignorant que les loups ne se mangent pas entre eux et les lions moins encore, il enjoint aux hommes une férocité plus grande que celle des bêtes. « Comment peut-on dire, écrit-il, que l'homme peut disposer de la vie des bêtes et qu'il ne le peut de ses semblables ? » Il ne s'indigne de la cruauté que pour la porter à l'absolu et trouver aussitôt la confirmation de cet humour noir, l'inexplicable horreur non de la vie sauvage mais de l'orgueil. « Ce n'est pas pour vivre, dit-il, que des tyrans donnent à leurs généraux l'ordre d'écraser des nations, c'est par orgueil. »

LA SOCIÉTÉ DES AMIS DU CRIME, MODÈLE DE TOUTE SOCIÉTÉ

Homme du XVIII^e siècle, Sade raisonne inlassablement, mais sa puissance vaut mieux que ses arguments et passe aussi en eux quand, d'un sentiment invincible, il tire des vues perçantes : « La nature qui nous fait naître seuls, dit-il, ne nous commande nulle part de ménager notre prochain. Si nous le faisons c'est par politique, je dis plus, c'est par égoïsme. » D'où la conséquence : « Celui qui sera assez fort pour pouvoir nuire sans craindre le retour, nuira beaucoup, car aucun penchant n'est plus caractérisé, plus violent dans l'âme que celui de faire du mal et de despotiser. » Et il poursuit : « Seule l'obligation de vivre en société les modifie,

mais cette contrainte n'est pas vertu, et la volupté la plus grande pour l'homme consiste à en franchir les lois. » Le contrat social n'est donc pas la libre inscription des droits inviolables de tous et de chacun. Ce n'est jamais qu'un compromis, aussi changeant que le rapport des forces dont il dépend et dont le criminel sublime accepte les aléas. La société des amis du crime reste le vrai modèle de toute société. Mais Sade fait un pas de plus. Il attaque la justice sociale de l'intérieur : « Que font les lois en punissant l'infraction du pacte social ? Elles vengent des intérêts particuliers. Si le crime qu'elles commettent alors en ma faveur est nul, celui que je commettrai dans les mêmes vues peut assurément l'être de même. » « Sophismes, » dira Justine, « écoutez plutôt votre cœur que les arguments du libertinage. » Or Sade fait intervenir, sinon le cœur, le sentir individuel contre le crime légal : « Le meurtrier opéré par les lois est-il d'une autre espèce et l'objet de ces lois qu'on trouve si sages n'est-il pas le sacrifice d'un pour en sauver mille ? »

Le raisonnement ici tient sa force de l'indignation, du sentiment. Celui qui parle s'élèvera, au temps de la Terreur, contre la peine de mort et conclut cependant qu'il peut aussi justement sacrifier mille pour sauver un. Puisqu'il s'agit d'utilité et non de justice et que la société, plus consciente d'elle-même qu'on ne croit, « n'exige pas tant la vertu que ses masques », le philosophe est bien fondé à soutenir le despotisme absolu, qui place son inviolable arbitraire au-dessus des lois, plus, qui ne les invente et ne les impose que pour assurer sa jouissance.

Pour aller à l'origine et réinterpréter le devenir social, Sade noue ses phantasmes à l'histoire : « Eh quoi ! un gouvernement quelconque se croira autorisé à sacrifier vingt ou trente mille de ses sujets dans un jour pour sa propre cause et un père ne pourra, lorsqu'il le jugera convenable, devenir le maître de la vie de ses enfants ? » Puis il précise : « L'autorité du père sur ses enfants, la

seule réelle, la seule qui ait servi de base et de modèle à toutes les autres, nous est dictée par la voix de la nature. »

C'est déjà le mythe du Père maître primitif de toutes les violences mais, ici, intronisé par la nature, il reste invincible.

Sade, d'ailleurs, pour cautionner à la fois l'origine de son être et de la domination, forge une théorie sexuelle. Le Père, dit-il, est le vrai géniteur, la mère n'est qu'un vase, un « réceptacle » sinon inutile, accessoire. Seul créateur, le Père est à la source du plaisir comme de l'existence. Il peut tout satisfaire, le pervers lui alloue impudemment tous les organes de la jouissance : « La membrane chatouilleuse tapissant l'intérieur de vos infâmes cons, le ciel en nous créant en orna les autels où nos céladons sacrifient. Nous sommes aussi certainement femmes là, que vous l'êtes à l'atelier de la génération. Il n'est donc pas un de vos plaisirs qui ne nous soient connus, pas un dont nous ne sachions jouir. Nous avons de plus les nôtres et c'est une réunion délicieuse qui fait de nous les hommes de la terre les plus sensibles à la volupté, les plus luxurieux pour la sentir. »

Ayant ainsi réglé l'énigme de la différence sexuelle et de la jouissance féminine, il s'attribue sans peine les qualités de l'autre inessentiel, l'émotion, l'imagination. Il supprime le clivage par absorption. Pour dénier la mère, comme il voudrait dénier la nature, son pouvoir de création et d'engloutissement, il incorpore l'image exclusive et plus menaçante du Père, son abominable désir sans frein.

S'il imagine le mythe du Père archaïque, Sade dément donc avant la lettre – et l'événement révolutionnaire –, l'action libératrice des fils ; auraient-ils tué le Père qu'ils se substitueraient à lui et que le maître avide, insatiable, arbitraire, criminel, renaîtrait par là même comme le phénix de ses cendres.

Alors que, selon Freud, chaque individu, dans le procès civilisé, cède progressivement une part de ses pouvoirs à Dieu, à l'idéal et

finalement au Bien collectif, devenu sacré. Pour Sade le chef, le Père indestructible, tout au plus se déguise, travestit en rationnel ce qui relève toujours du passionnel.

LA MÉCANIQUE DE SADE

Encore faudrait-il comprendre pourquoi il se masque, sous quelle pression. Mais Sade ignore ce versant de l'histoire, la force indirecte et progressive des dupes, qui retournent contre le pouvoir son imposture. Il dévoile, par contre, et il trahit les raisons du maître, qui se donne avec l'ordre imposé des moyens décuplés et la possibilité même de s'accomplir. Tout puissant derrière les murs lugubres des châteaux du plaisir, il ne trouve en effet, ni satisfaction, ni apaisement. « Rien n'est inconstant, comme la luxure, constate-t-il ; avide de jouissance, elle imagine toujours que ce qu'elle conçoit vaut mieux que ce qu'elle a et ce n'est qu'au-delà des bornes qu'elle suppose la volupté. »

Au lieu de reconnaître quelque fécond impensé dans cet appel illimité du désir, il va, d'images en suppositions, toujours plus loin dans le crime. Mais il s'abîmerait bientôt avec ses victimes, s'il ne mettait, aux pires excès, bon ordre.

D'où le système, les règles et les raisons. Le libertin tient ses goûts et ses penchants de la nature, dit-il ; de cette nécessité il fera destin, il reprendra aux dieux leurs sourds commandements en ordonnant volontairement ses plaisirs.

Sade met en suspicion la liberté du philosophe, la volonté de « se faire maître et possesseur de la nature », mais c'est qu'avec la chute de l'ordre intelligible ou divin, cette volonté change de sens. L'ambition légitime du sage qui, participant à la justice éternelle, entend régir les choses selon le vrai, achever l'œuvre de Dieu (« agir de concert avec lui » dit Fourier) se dégrade en perdant ses appuis transcendants. Le sujet qui ne reçoit plus

d'aide extérieure et ne reconnaît pas d'autre source de pouvoir que son être propre voit sombrer ses assurances. Acculé à la mort sans remède, que son accès à l'universel lui cachait, il nourrit la volonté de puissance, de ressentiment et de colère. Et son action est d'autant plus furieuse qu'elle vise ce qu'il ne peut atteindre, Dieu qui n'existe pas ou la nature inaccessible, indifférente aux menaces comme aux prières, bien pis, qui nous utilise à ses fins : « nos passions ne sont que les débiles agents de ses moindres caprices » ; assuré au moins de l'inflexible hiérarchie naturelle et sociale, le révolté exerce sa puissance, héritée ou conquise, contre ses semblables ; il se venge sur autrui de ce qu'il est.

Afin de prolonger et de multiplier la jouissance cruelle, il en ordonne minutieusement les phases et les degrés. Non moins fidèle à la mauvaise volonté que le vertueux à la bonne, il se soumet aux règles qu'il édicte. Il contraint le bourreau avec les victimes.

Les principes du système coïncident d'ailleurs avec ceux de la volonté stoïcienne : elle décompose de même pour ruiner l'illusion, pour détruire l'emprise de l'objet, ce qui le magnifie et l'amplifie, de sorte que, d'abord surestimé, il perd finalement la valeur et le sens. La pensée a si bien morcelé l'intention affective pour atteindre ce qu'elle vise, l'autre, l'être, que le sujet désillusionné désinvestirait totalement le monde et tomberait en deçà du désir, du phantasme (et de la vie) s'il ne subsistait une dissonance, un écart de sa volonté à l'effet, si la passion n'était plus forte que les raisons. Mais ce qui reste, l'abstraction active de la haine, affine la volonté et rend la fragmentation systématique plus implacable. Au lieu d'éveiller la vie de l'autre, le désir de Sade la dissèque. Il réduit le corps de jouissance à ses parties anatomiques. Il annule sa puissance d'appel et avec elle son unité. Plus de couples d'amants, d'attraits, ni d'effluves des corps désirants pour imbiber l'espace, de sorte que les émois de l'un suscitent ou redoublent ceux de l'autre, mais la combinaison

indéfinie des zones érogènes. « Tableaux vivants » dit Sade, qui dessine des postures compliquées, voire impossibles, une machination dont les éléments, les parties du corps morcelé, tiennent ensemble par la seule vertu d'une raison extérieure, d'une combinatoire, en effet, illimitée.

Le but, certes, est clair. Il s'agit de rendre la jouissance toujours disponible – non plus dépendante d'un être désiré irremplaçable, mais d'éléments corporels interchangeables, indéfiniment renouvelés.

Pour multiplier et varier sans obstacle son plaisir, Sade le restreindrait aux limites d'un réflexe monotone, répété, s'il ne jouissait de ces images dans la solitude des prisons par un mouvement irrépressible de son être.

Le pervers avilit l'autre, mais il respecte sa propre jouissance, et pour mieux en réserver le mystère et la singularité, il interrompt soudain le rêve bien réglé, le récit et les dispositifs prévus. Il descend avec la victime élue au plus profond des noirs châteaux. Que se passe-t-il dans le sombre cachot dérobé à la vue et au savoir des historiennes ? Rien de plus terrible sans doute que ce qu'elles rapportent, aux limites de l'impossible. Mais le pervers retrouve en abîme la concentration solitaire de la jouissance, d'autant plus intense que rien ne la distrait d'elle-même.

Dans le sous-sol du château, il se rapproche des entrailles de la terre, pour mieux vivre ce qui sourd du fond de sa chair, et cependant les caveaux, les souterrains sont encore bâtis, entre l'anarchie des abîmes et l'architecture offensive-défensive du château. Fasciné par l'indomptable, le rêveur doit sortir de son repère pour aborder le domaine d'épouvante absolu, les flammes du volcan ; exalté jusqu'à la folie, il rêve de le contrôler, d'en allumer le foyer ou de l'éteindre d'un jet de sperme.

Non content d'assimiler le feu inextinguible de la terre au désir de fauve qui s'accroît de son horreur, il rêve de commander

la force indomptée qui renverse les constructions des hommes. Alors le flamboiement de la jouissance ne diffuserait plus massivement pour s'éteindre dans le corps. À la petite mort, Sade substitue l'image grandiose d'un transport. Lui qui rêvait de faire éclater le soleil, il ouvre une percée au fond du cratère. Le délire sexuel et l'accord infernal n'en attestent pas moins la transcendance espérée du désir, le rêve d'une influence fantastique et d'un pouvoir, par le plus indomptable en soi, de maîtriser l'incontrôlable extérieur.

Sade pourtant quitte le volcan et il remonte du cachot souterrain vers les multiples chambres et perspectives, le dédale mieux éclairé de ses plaisirs. Entre images et raisons, tout y est si exactement réglé que l'on a pu comparer le système démoniaque au système de la science. Elle analyse en effet, afin de connaître et de recomposer selon ses raisons. Elle construit le corps du monde, comme le libertin le corps du plaisir. Pensée vélocité et libre, la science va si bien sur sa lancée qu'elle se dépasse et se transforme pour atteindre ses objets de l'extérieur, penser et formuler le mouvement qui soutient leur être ou le programme qui commande leur devenir.

Les savants signent alors « *une nouvelle alliance* ». Ils cessent de se poser comme étrangers à ce qu'ils connaissent. Ils se réinsèrent une nouvelle fois parmi les objets du savoir. En maintenant plusieurs degrés de l'être, ils y renoncent plus subtilement mais non moins sûrement que les déterminismes du siècle passé qui croyaient prendre le sujet dans les maillons de leur système.

Avec Sade, par contre, aucun aller-retour possible entre le sujet pur et libre de savoir et son absorption dans la chaîne des causes et des effets, car la rupture qu'il opère est en deçà des raisons, fondée sur une réalité psychique et un choix affectif que les idées pourront éventuellement servir mais non pas démentir ni même réduire.

À tout construire sur la passion, Sade acquiert une autre connaissance du mal et il l'aggrave. Au lieu de relier le mouvement qui jette le passionné hors de soi, la transcendance du sensible, à celle des symboles, des idées, des raisons, il referme le désir sur lui-même ; il ne change pas la vie, ni la loi, il les subvertit. Il n'applique pas directement les idéalités mathématiques pour construire le « corps savant » du plaisir. Il incline les règles selon les besoins d'une pratique. Le système de Sade est donc plutôt une technique qu'une science et une technique qui a son autonomie. Comparable au système technico-industriel qui transforme pareillement les individus en pions interchangeables, si bien conditionnés au service de la production ou du profit que, tel le Charlot des *Temps modernes*, ils deviennent eux-mêmes mécaniques.

Et le maître, selon Sade, est non moins solidaire des rouages qu'il crée : « il est de certains systèmes, dit-il, qui tiennent trop à l'existence pour qu'il soit possible d'y renoncer » ; comme des habitudes « prodigieusement liées au physique d'un être » ou les lois du sauvage inscrites dans sa chair, on ne peut s'en déprendre sans se déchirer. Le système, de même que la machine de *La Colonie pénitentiaire*, fait si bien corps avec son inventeur qu'ils se détruisent ensemble, l'un par l'autre.

Kafka accuse le côté suicidaire de l'entreprise sadique et le caractère irrémédiable de la défaite du tortionnaire. Privé de sa raison d'être, lorsque la machine ne peut plus fonctionner pour inscrire sa vérité dans le corps des suppliciés, il est en deçà de toute rémission. Si profondément altéré qu'il n'y a pas pour lui de retour possible à la communauté des hommes ni de passage du système dément à d'autres raisons. Le silence du vaincu ne débouche sur nul autre langage et celui-là même qu'il a forgé se détraque. La machine trahit son maître et le tue sans répondre à son commandement. Elle se disloque avec lui et le transperce,

comme il ne l'a ni prévu ni voulu. Trompé à cet ultime moment par son œuvre, il ne trouve dans la mort même nul apaisement.

Le mal cesse, avec Sade, d'être rapporté à un principe extérieur abstrait. Possible réel de l'âme, il dépend toujours de quelqu'un. Et le vœu de Clairwil : accomplir un mal qui dure plus longtemps qu'elle, n'a pas de sens si d'autres criminels ne viennent prendre la relève.

Kafka dénonce de même, indirectement, l'idolâtrie du système, la forme moderne des « chimères d'impossibilités » dont parle Fourier. On croit la machine invincible, mais si elle se dissout avec son inventeur, c'est qu'elle ne tient que par lui. L'œuvre infernale se distingue du chef-d'œuvre. Elle ne dure pas plus longtemps que ses maîtres. Or l'histoire prouve que le chef, le Père qui, chez Sade, prend la place de Dieu, n'est pas éternel. Il peut être contesté, débouté, tué. Ce n'est que dans l'imaginaire que la domination est absolue, sans espoir.

Les images, toutefois, n'ont pas d'aussi atroces conséquences que l'acte réel. Sade ne termine pas sa vie comme le héros de la colonie pénitentiaire, plutôt comme « les indifférents de la terre » dont parle Shakespeare : ayant épuisé ses passions et ses idées, il retrouve une sérénité et la liberté même d'aimer et d'être aimé.

Les spectres de son passé, les images horribles « délicieuses » s'effacent sans lui faire une escorte d'épouvante. Emportant au tombeau « les doux souvenirs » de ceux qui l'ont aimé, il affirme contre lui-même et contre Kant que l'intention ne vaut pas l'acte. « Il n'y a point d'être, écrit-il, qui n'éprouve au fond de son cœur, le désir le plus véhément d'être défait de ceux qui le gênent ou dont la mort peut lui être avantageuse ; et de ce désir à l'effet, Justine, imagines-tu que la différence soit bien grande ? »

Or la vie de Sade témoigne précisément de cette différence. Il le reconnaît lui-même : « Je n'ai sûrement pas fait, écrit-il à sa femme, tout ce que j'ai conçu et ne le ferai sûrement jamais. Je

suis un libertin mais pas un criminel ». Et non plus un inoffensif maniaque car il ne se contente pas de rêver, ni de stigmatiser la méchanceté individuelle. Il conçoit un système viable du mal, il fait la théorie, sinon de la totalité du devenir social, des moments les plus horribles de l'histoire.

La référence au fascisme du film de Pasolini, auquel j'ai fait allusion plus haut⁷, ne manque pas de sens mais il en limite, en fausse même la portée, puisqu'il reste à l'intérieur du rêve de Sade et n'évoque rien de la vie réelle des tortionnaires, ni de leurs fins.

On ne peut, en vérité, sortir à moitié de l'imaginaire, ni mesurer le poids et les exigences de l'histoire à la seule aune des bourreaux sans regarder concurremment du côté des dominés.

Alors peut-être pourrait-on savoir si le contre-délire utopique a dans le réel autant d'appuis que les rêves et le système démentiel.

Simone Debout-Oleszkiewicz

Première publication de ce texte dans la revue *Topique*⁸ :
« Le corps incurable et le contre-délire utopique », *Topique*, n° 27, p. 37-60
et « Payer le mal à tempérament », *Topique*, n° 28, p. 67-87, Paris, EPL, 1981.

7. Cf. pages 60-61.

8. [Note des éditeurs] Le texte de Simone Debout reprend fidèlement (hormis correction de quelques virgules) les deux articles édités par la revue *Topique*. Nous y avons seulement ajouté des titres de chapitre (à l'exception du premier : « Le corps et les semblants ») afin de donner du rythme à la lecture de ce texte long et exigeant. La transition entre les deux parties autour de la question de l'expression littéraire est quasiment imperceptible (elle est soulignée ici par l'insertion d'un titre de chapitre en haut de la page 62) mais la parution en deux livraisons a peut-être conditionné la toute fin du texte : retour en boucle sur la question du fascisme soulevée par Pasolini et citation d'une partie du premier titre dans la conclusion.



Simone Debout en 1947, photographie de Ludwig Oleszkiewicz.

Simone Debout-Oleszkiewicz née **Devouassoux** le 29 mai 1919 à Paris, est morte le 10 décembre 2020 dans la même ville.

À la fin des années 1930, Simone Devouassoux est étudiante en philosophie à la Sorbonne et suit en parallèle les cours de Maurice Merleau-Ponty à l'École normale supérieure. Elle y fait la connaissance de Jean-Toussaint Desanti, François Cuzin et quelques autres. Membre des Jeunesses communistes en 1939, elle rompt son engagement à l'annonce du pacte germano-soviétique. Dès octobre 1940, elle participe au journal clandestin *Sous la botte* puis, en février 1941, au journal et aux groupes *Socialisme et liberté*, créés par Jean-Paul Sartre et animés par David Rousset, Merleau-Ponty, Cuzin et Desanti. Fin 1941, elle s'engage dans le Parti communiste clandestin à Paris puis à Grenoble. Elle y rencontre son futur mari Ludwig Oleszkiewicz avec qui elle participe activement à la Résistance dans la région de Grenoble. À la Libération, elle est membre de la direction du journal *Les Allobroges* mais donne sa démission du journal et quitte pour la deuxième fois le Parti communiste fin 1945. Après la guerre, Fernand Rude lui donne à lire *La Théorie des quatre mouvements* de Charles Fourier qui l'enchant. Elle s'enthousiasme pour l'imagination extraordinaire manifestée par cet « utopiste réaliste », qui comble selon elle un manque des théories de l'émancipation en fondant un nouveau monde. Elle se lie d'amitié avec l'auteur de *L'Ode à Charles Fourier* : André Breton. Au début des années 1960, elle retrouve aux Archives nationales un texte inédit de Fourier, *Le Nouveau Monde amoureux*, qu'elle déchiffre et publie en 1967. Devenue chercheuse au CNRS et soutenue par Henri Gouhier, elle assure dans le même mouvement l'édition des œuvres complètes de Fourier aux éditions Anthropos entre 1966 et 1968 (partiellement reprise par les Presses du Réel). Elle publie dans les années 1970 plusieurs livres, dont *Griffe au nez ou Donner « have ou art » : écriture inconnue de Charles Fourier* aux éditions Anthropos, qui fait grand bruit en son temps, car elle y

établit un lien direct entre les théories fouriéristes et les théories freudiennes et lacaniennes (prenant ainsi à rebours le *Sade, Fourier, Loyola* de Roland Barthes, publié en 1971) ; elle rédige également de nombreux articles publiés dans diverses revues : *La Revue de Métaphysique et de Morale, Les Temps modernes, Esprit, Critique, Libre, Passé Présent, Topique*. Plus récemment, *Poésie* et *Europe*.

LIVRES DE SIMONE DEBOUT

Correspondance avec André Breton 1958-1966 suivie de *Mémoires. D'André Breton à Charles Fourier : la révolution passionnelle* et de *Rétrospections*, Claire Paulhan, 2019

L'Utopie de Charles Fourier, Presses du Réel, 1998

Griffe au nez ou Donner « have ou art », Payot, 1999

LIVRES DE CHARLES FOURIER PUBLIÉS PAR SIMONE DEBOUT

Œuvres 7 volumes édités aux Presses du Réel

Le Nouveau Monde amoureux, 2013

La fausse industrie, morcelée, répugnante, mensongère, et l'antidote, l'industrie naturelle, combinée, attrayante, véridique, donnant quadruple produit et perfection extrême en toute qualité, 2013

Théorie des quatre mouvements et des destinées générales, 2009

Le Nouveau Monde industriel et sociétaire ou invention du procédé d'industrie attrayante et naturelle distribuée par séries passionnées, 2001

Théorie de l'unité universelle – T1, 2001

Théorie de l'unité universelle – T2, 2001

Hiérarchie du cocuage, 2000

Citerlogue suivi de *En quête de réalité*, Fata Morgana, 1994

Le Charme composé suivi de *L'Invisible actif*, Fata Morgana, 1976

Un film : *Charles Fourier, l'illusion réelle*, réalisé avec et chez Simone Debout en 2008 par Martin Verdet, Nicole Chosson et Annie Trassaert offre une synthèse de sa pensée sur Charles Fourier.

Le site de l'Association d'études fouriéristes présente de nombreuses contributions de Simone Debout et d'autres auteurs et publie une revue incontournable : *Les Cahiers Charles Fourier*.

Emmanuel Loi est né dans les Vosges en 1950.

Son œuvre, près d'une trentaine de publications, touche des domaines aussi différents que la littérature, le théâtre, la critique d'art et des essais.

Il s'intéresse particulièrement aux auteurs objets d'une malédiction ou d'une méprise. Soucieux de saisir la divergence (autre nom de la dissidence), il tente d'appréhender aussi bien dans *L'Argent et la mort* que dans *Je devrais me taire* le poids de la pression de l'exclusion ou de l'insertion dans l'espace public. Il vit actuellement en Haute-Provence et se consacre aux arts graphiques.

QUELQUES OUVRAGES DE EMMANUEL LOI

Prendre part (sortie de résidence au « Silence du monde »),
Le Serre de Doux, 2019

« Artaud » in revue *L'Infini* n° 144, Gallimard, 2019

Marseille Amor, Le Seuil, 2013

Le Jeu de Loi, Le Seuil, 2012

Textures du jour sur la peinture de Gilles Bénistri, Archétype, 2012

Spooky Tooth : « Two » : ce pou qui tousse, Le mot et le reste, 2008

Une Dette (Deleuze, Duras, Debord), Le Seuil, 2007

Je devrais me taire : Spinoza, Hölderlin et autres essais, Exils, 2004

Peine capitale, Flammarion, 2003

Les Mains en l'air, suivi de *Braquage, mode d'emploi*, Léo Scheer, 2002

D'ordinaire : lettres et journal de prison, 1976-1981, Al Dante, 2000

L'Argent et la mort : esquisse pour une critique de la protection sociale,
Via Valeriano, 1992, réédition Léo Scheer, 2003.

L'Écriture de peu, Christian Bourgois, 1979



Catalogue

Les Poupées de Rivesaltes

Serge Pey & Joan Jordà

(encres de Joan Jordà)

Le Bleu des émeutiers

Jacques Le Scanff

(encres de l'auteur)

Abîmes, le hors-texte (phase 1)

John Baguette

(frontispice de **Samuel Autexier**)

Payer le mal à tempérament

(sur *Sade et Fourier*)

Simone Debout

(présentation d'**Emmanuel Loi**)

Le Diamant de l'herbe

Xavier Forneret

(gravures de **Simon Ortner**)

présentation d'**André Breton**)

Il est fou !

Guy Lévis Mano

(gravures de **David Audibert**)

Le Chef contre l'homme

Marcel Martinet

(suivi par *Le Refus de la hiérarchie*)

de **Philippe Geneste**)

Sont disponibles aussi les trois derniers numéros parus de la revue *Marginales* consacrés aux « Dépossédés », à **Jean Giono & Harry Martinson** et à **Stig Dagerman**.

À paraître :

Sadou Czapka (encres de **Samuel Autexier**), *D'autres accidents de poèmes* - octobre 2023

Antoine Oleszkiewicz

(encres de l'auteur),

L'Éternité par les arbres - décembre 2023

Jérôme Delclos (préface de **Florent Perrier**), *Walter Benjamin et le rébus de Marseille* - avril 2024

Charles Fourier (gravures de **Marc Brunier Mestas** - présentation de **J. Beecher**), *L'Archibras* - mai 2024

Philippe Séro-Guillaume

& **Philippe Geneste**,

À bas la grammaire - septembre 2024

François Reibel (dessins de l'auteur),

Un bilboquet sur la langue - octobre 2024

Rééditions dans la collection Jaquette :

Philippe Cottenceau

(dessins de l'auteur), *Papier que tu donnes à boire au soleil* - 2025

Xavier Forneret (gravures de **Simon Ortner**), *Le Diamant de l'herbe* - 2025

Une revue annuelle *Les Cahiers de l'orage* est en ébullition préparatoire...



Marginales-Quiero
« Les Billardes » 04300 Forcalquier
plus d'informations sur www.quiero.fr



Diffusion/distribution en librairie :

Serendip Livres/Paon diffusion

www.serendip-livres.fr

21 bis, rue Arnold Géraux - 93450 L'Île-Saint-Denis

Tél. : 01 40 38 18 14 / Fax : 09 594 934 00

Gencod Dilicom : 3019000119404



